

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 654.—SAMEDI, 14 NOVEMBRE 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



BEAUX-ARTS.—LES ÉMIGRANTS, TABLEAU DE M. MUENIER

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 14 NOVEMBRE 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique.—Nos gravures.—Petite poste en famille.—Poésie : Chant mortuaire, par Paul Gaillard.—Ce que c'est que la mort, par Paul Calmet.—A nos lecteurs.—Pleurant sur une tombe ! par J.-H. Daignault.—Les cloches au mois de novembre, par Lisette.—Exilé ! par J. St.-J.—Devoir et dévouement, par Myosotis.—Comète périodique de Brooks (avec gravures).—Biographies de MM. Tourville, Désaulniers et Dupuis.—Les huîtres au Canada, par Faucher de Saint-Maurice.—Poésie : Le sait-elle, par Ludo.—La croix du canonier.—Bicyclette à moteur électrique.—Courrier de la mode (avec gravures).—Nos primes.—Choses et autres.—Jeux et récréations.—Feuilleton.

GRAVURES.—Beaux-Arts : Les émigrants.—Portraits : Wm McKinley, le nouveau président des États-Unis ; L'hon. M. L. Tourville ; le Dr L.-L.-L. Désaulniers ; L'échevin A. Dupuis.—La démonstration du 1er novembre au cimetière de la Côte-des-Neiges : Le monument Mercier, décoré ; La foule en face du monument Mercier ; Le calvaire : La chapelle.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



On ne compte plus le nombre des prédictions sinistres qui nous montrent à bref délai la giration finale de notre globe et l'évanouissement des parcelles de boue dont nous sommes constitués. Les uns nous promettent cet événement décisif pour le lendemain, les autres pour la fin du mois, les plus généreux ou les plus patients pour la fin du siècle. Ajoutez à ce lot de devins les adversaires politiques qui proclament tous les jours que la République française appelle sur notre globe les colères célestes, et que "c'est la fin du monde !"

Mais comme les augures s'accordent depuis quelque temps à fixer à la fin du siècle notre destruction totale, le professeur Guillaume Fœrster, directeur de l'Observatoire de Berlin, publie dans le *Moniteur Officiel de l'empire allemand* un article dogmatique, sentencieux et grave, où il dit son fait à cette prédiction :

Par suite d'assertions imprudentes et fausement interprétées, émanant de plusieurs savants, le public s'est dit que la fin du monde aurait lieu en 1899. Ce qui a donné lieu à cette erreur, c'est le fait que la

terre passera, en novembre 1899, par un essaim de petits astéroïdes, comme cela est arrivé en novembre 1866, 1833 et 1799. Ce phénomène n'est nullement de nature à inspirer de l'inquiétude.

Il est vrai que dans l'orbite des astéroïdes se trouve aussi, comme on l'a constaté en 1866, une comète qui a croisé l'orbite de la terre deux mois plus tard, c'est-à-dire en janvier 1867, à une époque où la terre se trouvait déjà à plusieurs millions de kilomètres du point de croisement.

En 1899, la distance entre la terre et ce point de croisement sera encore plus grande. Même dans le cas où la comète se heurterait à notre terre, l'effet que produirait cette collision ne serait pas aussi fort que celui d'un violent orage ou d'un cyclone comme il s'en produit chaque année. Le public peut donc se rassurer.

Le professeur Guillaume Fœrster est bien bon. Mais il aurait tort de prendre du souci pour nous. Ces prédictions laissent le public aussi froid qu'un Allemand voyant passer le tsar. Si le monde se termine avec le siècle, nous le verrons bien ; quant à modifier nos habitudes et notre train de vie à cet effet, il n'y faut pas compter. Nous avons d'autres chats à fouetter que de nous occuper de notre mort ; nous avons d'abord à vivre... et il y a beaucoup de gens que ce sonci, hélas ! suffit à absorber !

Non seulement les journaux allemands, mais d'autres encore, ne voient dans la visite du Tsar Nicolas II à Paris qu'une risette faite à l'épargne française. Citons, à ce propos, une anecdote relative à Nicolas Ier et les roubles de son aïeule.

C'était pendant la guerre de Crimée, Nicolas Ier avait un besoin pressant d'argent et il ne savait à qui en demander.

Très perplexe, il songeait à faire appel à la générosité de ses sujets lorsqu'il se souvint que Catherine II, son auguste grand-mère, avait déposé plusieurs millions de roubles dans une église de Moscou.

Mais la souveraine avait formellement stipulé que ce trésor devait rester intact jusqu'au jour d'une grande calamité nationale.

Et, afin que ses ordres fussent exécutés, elle avait préposé à la garde de ses millions un haut dignitaire de l'Eglise russe.

Nicolas Ier ordonna qu'on lui remit aussitôt le trésor sacré qui devait faire face aux nécessités de la guerre. Il se heurta au refus de l'évêque orthodoxe qui fit au Tsar la réponse suivante :

—La patrie n'est pas en danger. Vous oubliez, Majesté, que je ne dois vous livrer le trésor dont j'ai la garde et la responsabilité que dans le cas où la sécurité et l'existence du pays l'exigeraient impérieusement. Tel n'est pas le cas, Dieu en soit loué, pour l'instant... Je ne puis donc, sans insulter le Ciel, me dessaisir de ce précieux dépôt et satisfaire le désir de Votre Majesté.

—Réfléchis vite, expliqua le Tsar, impatienté par ce refus. Si, dans vingt-quatre heures, tu ne mets les roubles de mon aïeule à ma disposition, je te fais administrer cent coups de bâton, sur la grande place de Moscou. Ensuite je te ferai expédier en Sibérie, car tu n'as pas le droit de juger si la Russie est ou non en danger.

Les vingt-quatre heures n'étaient pas écoulées que le fameux trésor était remis à Nicolas Ier.

Nous sommes à une époque où l'on s'occupe sans cesse de perfectionner et d'améliorer ce qui existe. Les Anglais appellent cela "battre des records." Le désir de posséder la chose, n'importe laquelle, la plus grande, la plus grosse, la plus rapide, la moins coûteuse, etc., etc., du monde, est le grand facteur du progrès moderne.

Sans contredit, la navigation à vapeur est tout autant redevable pour son développement au simple désir du constructeur de l'emporter sur un rival, que la vitesse du cheval de course est redevable à l'habileté du jockey.

Cette émulation s'est manifestée tout récemment parmi les constructeurs de navires-torpilleurs, et cela

à tel point qu'ils procèdent véritablement par sauts et par bonds. Déjà, l'année dernière, le torpilleur *Sokol* étonna le monde de la marine en dépassant les trente nœuds, limite regardée comme extrême par tous les connaisseurs, et pourtant, le record fut promptement battu par un torpilleur français.

Maintenant, la palme a passé de nouveau aux Anglais, et le bateau-torpille, le *Desperate*, est devenu le plus rapide navire du monde, avec une vitesse de plus de trente-et-un nœuds ou trente-six milles à l'heure.

On ne s'arrêtera pas là, car l'Amirauté britannique demande déjà trente-trois nœuds dans les contrats pour les nouveaux torpilleurs, et comme les constructeurs, à chaque adjudication, donnent un ou deux nœuds en plus que la vitesse exigée par le devis, on peut s'attendre à voir construire un torpilleur faisant trente-quatre ou trente-cinq nœuds, soit quarante milles à l'heure.

Mais une pareille vitesse n'est possible qu'avec une force d'environ 8,000 chevaux.

* *

Puisque nous sommes en mer, restons-y encore un instant et parlons de phare.

Le plus extraordinaire de tous les phares est sans contredit celui établi dans les îles Hébrides, sur l'Armish Rock Stornoway Bay, rocher séparé de l'île Lewis par un canal de cent cinquante mètres de largeur. Sur ce rocher est dressé un phare surmonté d'une lanterne dans laquelle brille une lumière que peuvent voir tous les pêcheurs de senvirons, mais il n'y a pas de foyer dans cette lanterne, pas d'employé pour l'entretenir, pas de meche à couper, pas d'huile à renouveler. Voici comment cette lumière est entretenue, d'après le *Marine Record* : sur l'île Lewis est un phare, et, par une fenêtre ménagée dans la tour de ce phare, un rayon de lumière est projeté sur un miroir placé dans la lanterne établie au sommet de l'Armish Rock. Une combinaison de prismes utilise la lumière tombant sur ce miroir pour la verser dans les directions voulues.

On a ainsi réalisé un phare très économique et qui rend néanmoins tous les services qu'on en attend, sans que l'on ait rien à dépenser pour son entretien. C'est une intéressante application de distribution directe de la lumière.

* *

Pitt, le célèbre homme d'Etat anglais, et le duc de Newcastle, président de l'Amirauté, étaient d'un avis opposé sur la sortie d'une flotte.

Le premier, retenu au lit par la goutte, se trouvait obligé de recevoir, ceux qui avaient à lui parler, dans la chambre à coucher où se trouvait, parallèle au sien, le lit de sa femme, et où il ne pouvait souffrir du feu.

Le duc de Newcastle, qui était très frileux, vint le voir. A peine fut-il entré qu'il s'écria, tout grelottant de froid :

—Comment ! vous n'avez point de feu !

—Non, répondit M. Pitt ; je ne puis le supporter quand j'ai la goutte.

Le duc, obligé d'en passer par là, s'assit à côté du malade, enveloppé dans son manteau, et commença à entrer en matière ; mais, ne pouvant résister plus longtemps à la rigueur de la saison :

—Permettez, lui dit-il, que je me mette à l'abri du froid dans le lit qui est à côté du vôtre.

Et aussitôt, sans quitter son manteau, il s'enfonça dans le lit de lady Esther Pitt, et continua la conversation au sujet de cette flotte, qu'il n'était pas d'avis d'envoyer en mer. Tous d'eux s'agitèrent avec chaleur.

—Je veux absolument que la flotte parte, disait M. Pitt, en accompagnant ces paroles de gesticulations les plus vives.

—Cela est impossible, elle périra, répliquait le duc, en faisant mille contorsions.

Le chevalier Charles Frédéric, arrivant là-dessus, les trouva dans cette posture ridicule, et il eut toutes les peines du monde à garder son sérieux, en voyant les deux ministres d'Etat délibérer sur un sujet aussi

important, dans une situation si nouvelle et si particulière.

* * *

Le plus récent progrès de l'art capillaire—c'est du moins ce que racontent les journaux—nous vient des Etats-Unis : il consiste à couper les cheveux au moyen de l'électricité.

L'appareil qui permet d'accomplir cette opération (nous empruntons ces détails à un journal américain) se compose simplement d'un fil de platine très mince tendu sur un peigne et relié par un cordon flexible à une source électrique quelconque. Lorsqu'on tourne un petit bouton adapté au manche du peigne, le courant traverse le fil, qui est aussitôt chauffé à blanc.

On passe alors le peigne à travers les cheveux du patient, qui sont coupés net par la brûlure, à l'endroit où il se trouve en contact avec le fil de platine.

Et l'on nous fait remarquer que ce procédé présente un très grand avantage : le bout de chaque cheveu est cautérisé à l'instant même ou il est coupé, de sorte qu'il ne se produit aucune déperdition de la substance huileuse dont le cheveu est plein ; circonstance évidemment très favorable à la force de la chevelure, à la santé du cuir chevelu, etc. Plus de têtes chauves !

Ajoutez à cela que l'appareil est d'un usage si facile que le premier amateur venu peut s'en servir sans études préalables.

NOS GRAVURES

MERCIER ET MCKINLEY

A propos de la démonstration solennelle qu'avaient organisée les clubs libéraux de Montréal, au tombeau de feu M. Mercier, dans l'après-midi du 1er novembre, nous donnons plusieurs vues du cimetière catholique Mont-Royal.

Nos gravures offriront une idée exacte de l'immense foule qui a pris part à ce pèlerinage du souvenir, de la magnificence des décorations au tombeau de cet homme d'Etat célèbre du Canada-français, de la vieille chapelle et du beau calvaire du cimetière de la Côte-des-Neiges.

Nous donnons aussi, dans une autre page, le portrait du major Wm McKinley, le héros du jour, qui vient d'être élu président des Etats-Unis, à une immense majorité, contre son concurrent démocrate, Bryan. C'est moins comme républicain encore, qu'à titre de champion de la monnaie de bon aloi—étalon d'or—soutenu par nombre de démocrates, que l'homme de Canton, comme on l'appelle—de la ville où il réside, dans l'Ohio—a remporté un si grand triomphe.

En tous cas, son succès a grandement réjoui, partout, le monde de la politique, du commerce et de la finance.

LES ÉMIGRANTS

Un réalisme amer prête à cette composition un caractère très émouvant. Par des procédés fort simples, rien qu'à placer dans un décor mélancolique ces deux types de l'humaine misère, le peintre évoque tout le drame poignant que vivent chaque jour tant de pauvres êtres, chassés par la nécessité de leurs foyers éteints, et fuyant par les interminables routes, vers d'autres pays où les attendent encore d'autres maux et d'autres angoisses, jusqu'à l'heure libératrice de la mort. A la considérer ainsi, cette page prend une plus haute portée, et devient mieux qu'une chose d'art en redisant la leçon grave du malheur.

PETITE POSTE EN FAMILLE

Karoli, Yamaska.—Nous donnerons, un jour ou l'autre, ce joli tableau de la vie en famille.

Jacques S., Québec.—La nouvelle se lit bien, mais elle est longue et pourrait peut-être attendre longtemps son tour.

Hector Demers, Montréal.—Accepté, votre "Essai tragique."

Béatrice, G.—"Souvenir" aurait besoin d'être remis sur le métier, avant de pouvoir passer.

CHANT MORTUAIRE

Lorsqu'entour de mon corps, d'où le souffle aura fui,
Les cierges jetteront leurs défaillantes flammes,

Dites à Dieu, père des âmes :
" Il a beaucoup souffert, ayez pitié de lui ! "

Lorsqu'au repos sans fin, que déjà je réclame,
Vous porterez mon cœur fatigué de souffrir,

Dites au Dieu qui peut quérir :
" Il a beaucoup aimé, guérissez sa pauvre âme. "

Lorsque pour mon cercueil, funèbres ouvriers,
Vous creuserez la terre avide de pâture,

Dites au Dieu de la nature :
" Il fut humble ici-bas, donnez-lui vos lauriers ! "

Lorsqu'avec un bruit sourd une motte de terre
Vous fera réfléchir sur ma fragilité,

Dites au Dieu de vérité :
" Il a beaucoup pensé, donnez-lui la lumière ! "

PAUL GABILLARD.

CE QUE C'EST QUE LA MORT

—Ah ! mon cher mari, mon bon homme ! que je t'aime ! que je suis heureuse auprès de toi ! et comme je serais affligée si la mort, cette cruelle faucheuse humaine, venait t'enlever à mon affection et me privait pour toujours de tes douces caresses, de tes brûlants baisers, de ta présence si précieuse pour mon cœur, si sincèrement épris de toi !

Telles sont les paroles qu'avait prononcées, longtemps et souvent, une belle et jeune femme à son époux, qui la croyait réellement sincère dans ces épanchements affectueux et amoureux.

—Oui, répétait-elle encore avec tout le feu de son amour de jeune femme réellement éprise et dominée par ses sentiments affectueux ; oui, je t'aime autant qu'au jour de notre hymen, et, si tu mourais avant moi, je resterais toujours veuve inconsolable, et la mort, en te frappant, ferait deux victimes, car je mourrais aussi en te voyant expirer.

Chaque jour, entre deux baisers, la jeune femme faisait les mêmes promesses, répétait les mêmes paroles et jurait un amour éternel à ce mari trop crédule.

Je viens d'écrire un mot qui mérite explication : un mari trop crédule ; celui-ci le fut bien longtemps, mais, à la fin, il eut des doutes ; car il était de ceux qui n'ont pas foi en des serments, trop souvent répétés, d'amitié, d'affection et d'amour : car alors il les croyait peu sincères. Un jour, il voulut éprouver l'affection de son épouse, et au moment où elle répétait de nouveau : " Si la mort voulait te prendre, je me jetterais entre elle et toi, je ferais tant et si bien, qu'elle ne pourrait t'emporter qu'après m'avoir enlevée. "

Le mari, souriant, dit alors à sa chère moitié :

—Sais-tu comment est la mort ?

—Oh ! oui, répond la femme, c'est un grand squelette de femme, tout voilé de noir et portant dans ses mains une grande faux dont elle se sert pour trancher la vie des mortels, ses sujets !

—Ah ! mais non, ce n'est point là la figure de la mort, je puis te l'assurer, car je me suis trouvée en présence d'elle déjà à deux reprises différentes ! J'ai pu me convaincre que ce n'était point là le portrait de la grande faucheuse humaine ; cette description a été donnée par les poètes et leurs émules, les peintres, qui n'avaient jamais vu la mort en face comme je l'ai vue moi-même.

—Bonté de Dieu ! tu as vu la mort de si près ! Et moi j'étais en danger de te perdre, toi qui fais mon bonheur, qui charmes mon existence ! Mais comment donc as-tu pu faire une aussi importante découverte ?

—D'abord, reprit le mari, je la vis en Crimée, lorsque nous sommes allés infliger une si rude défaite aux Russes devant Sébastopol. Je fus fait prisonnier et enseveli pendant trois jours dans une citerne, d'où je ne sortis que par miracle et avec le secours d'un camarade à qui j'avais sauvé la vie ; je l'ai vue encore une seconde fois, lorsque j'ai été lancé par un bœuf dans une rivière et d'une hauteur de quatorze mètres au moins !

—Comme tu as souffert, mon pauvre homme ! Mais aussi tu es bien récompensé par l'affection que te porte ta petite femme qui ne vit que pour toi et par toi !

—Ma chérie, je vais te dire le grand secret que j'ai découvert en ces deux occasions mémorables de ma vie, mais garde ce secret pour toi, n'en parle jamais à personne ; il pourrait nous arriver malheur, si tu laissais courir ta langue, tandis que par un silence prudent nous sommes assurés que la mort ne pourra jamais nous atteindre et nous arriverons à la vieillesse, nous aimant comme tu m'aimes et je t'aime, et sans pouvoir être jamais séparés.

" La mort, dit le mari en baissant la voix, la mort ressemble exactement à une poule plumée ! " " Si jamais j'étais malade et que tu visses entrer dans la maison un être semblable, méfie-toi, car il m'enlèverait à ta tendre affection ou t'emporterait loin de moi et de mon amour ! Oh ! je tremble de frayeur, rien qu'en pensant que tu pourrais être surprise et enlevée à mon sincère attachement ! "

Quelque temps après cet entretien, le mari alla chez le coquetier et lui acheta une poule qu'il eut soin de plumer, en cachette, toute vivante ; après quoi il la plaça dans une armoire. Il feignit ensuite de souffrir d'un grand mal de tête et alla se coucher.

C'était en hiver, la terre était couverte de neige, les glaçons pendaient aux gouttières des toits, les branches des arbres étaient dénudées de leur verdoyante parure, le vent était glacial, la pauvre femme pleurait auprès de la cheminée.

Tout à coup, son mari l'appelle, et lui ordonne de lui apporter le sucrier qui est dans l'armoire. Elle s'empresse d'obéir. Mais, jugez de sa frayeur, lorsqu'elle revient auprès du foyer, de voir une poule plumée se traînant vers le feu pour se réchauffer un peu. Elle se rappelle aussitôt les paroles de son mari : *La mort ressemble à une poule plumée*. Comme elle voit la pauvre bête se rapprocher d'elle, elle croit que sa dernière heure est venue. Elle ne pense plus à ses promesses et dit à la poule :

—Eh ! ne viens pas vers moi, je suis trop jeune, trop jolie ; mais va dans cette chambre, il y a mon mari, mon vilain mari, tu me débarrasseras de sa présence et j'aurai encore de beaux jours à couler, après avoir repris ma liberté. Je serai libre de choisir alors un mari qui me convienne mieux que celui que j'ai, qui est si bête, si laid, si peu aimable !...

Le mari, qui s'était levé en silence, entendit son oraison funèbre de la bouche de la femme qu'il avait crue si longtemps, lorsqu'elle lui faisait des promesses d'amour et d'affection.

Il se montra à sa femme, et n'eût pas des paroles de bonté pour sa moitié, je vous l'assure. Depuis lors, voilà un mariage qui est aussi d'accord que chien et chat.

La faute est peut-être au mari, mes lectrices seront sans doute de mon avis ; car j'ai pour principe qu'il ne faut pas chercher à connaître les pensées qu'une femme veut tenir secrètes : elles seraient toujours trop peu flatteuses pour les hommes.

Paul Calmet.

Armissan (France), 1896.

A NOS LECTEURS

Nous sentons le besoin de faire apologie à nos lecteurs pour l'insuccès avec lequel ont été rendues quelques unes de nos gravures du précédent numéro.

Celle de la première page a manqué, mais c'est particulièrement pour la jolie composition de notre jeune artiste canadien, M. Gill, en neuvième page, que la gravure a été loin de rendre justice au talent déployé par le compositeur.

Nous n'avons d'excuse que notre bon vouloir, mal servi par les circonstances. Nous tâcherons de faire mieux, à l'avenir ; et nos lecteurs savent tous si nous avons coutume d'y réussir.



WM. MCKINLEY, LE NOUVEAU PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS

PLEURANT SUR UNE TOMBE !

C'était l'heure où l'oiseau, la tête enfouie sous son aile, cesse son chant harmonieux, où les derniers soupirs de la nature agonisante invitent au repos, tout ce qui respire sur la terre. Les derniers feux brillants d'un beau jour avaient disparu depuis longtemps déjà derrière la forêt gémissante, semblables aux lointaines lueurs d'un grand incendie qui s'éteint.

Les brebis bêlantes avaient laissé avec regret les gras pâturages de la vallée, devenue silencieuse, presque lugubre, et sur la ligne blanche du grand chemin, pas une voiture... pas un voyageur.

Ça et là, sous la verte prairie, le cri monotone du grillon interrompait de temps en temps, avec une régularité alarmante, le silence morne de la nuit, et non loin de là, sur la lisière sombre du bois, l'oiseau de nuit jetant sans pitié son cri de mort, augmentait encore l'effroi saisissant qui envahit l'âme, à cette heure mystérieuse.

Au loin, dominant le vallon, se dressait, sombre, majestueux dans la demi-obscurité du ciel, le clocher élané d'un temple chrétien. Tout près de ce temple, gardien muet et fidèle des trépassés, une grille de fer s'ouvrait, conduisant au milieu des tombes.

En considérant la pierre blanche indiquant la dernière demeure d'un être pleuré ; en voyant les formes touffues des cyprès et des saules pleureurs se dressant dans l'ombre, incliner leurs branches vers la terre,

comme pour éloigner toute profanation de ces tertres douloureux, on sentait un frisson involontaire parcourir les membres et presque des pleurs mouiller les yeux, tant est grande et effrayante la pensée de la mort !

Tout à coup, des plaintes navrantes, suivies de sanglots étouffés, troublèrent le silence de la tombe ; agenouillée pieusement sur un carré de terre bénie, une jeune femme, ô mystère incompréhensible de l'amour ! une pauvre veuve, se voilant le visage de ses mains, adressait, à la douce mémoire de celui qui fut son appui, une muette mais éloquente prière au Maître Souverain, qui châtie et pardonne.

Debout à ses côtés un tendre enfant embrassait de ses mignons petits bras le pied de la croix, bégayant de sa voix juvénile les premiers mots de prière qu'il avait appris naguère sur les genoux de celui qui fut son père.

Regardant parfois sa mère d'un air triste, il s'approchait d'elle et la forçant à lui ouvrir ses bras, essayait de ses tendres baisers les larmes brûlantes qui s'échappaient de ses paupières humides. Alors elle, de plus en plus attendrie, étreignait amoureusement sur son cœur saignant son cher enfant, en le couvrant de longs baisers délirants, comme si la vue de ce gage précieux que lui avait laissé la tendresse de celui qui reposait à l'ombre des cyprès gémissants lui eût rendu tout son bonheur envolé.

Certes ce touchant spectacle de deux âmes éplorées,

pleurant un être aimé, était bien fait pour attirer les regards consolateurs du Dieu de miséricorde, et le spectateur invisible qui eut pu contempler ce tableau émouvant de l'innocence et de l'amour fidèle, prosternés sur la pierre humide d'un tombeau et parlant à la suprême Majesté dans un saint tremblement, eut certainement senti son cœur se serrer dans une poignante émotion et de douces larmes couler de ses yeux.

Ils demeurèrent longtemps ainsi serrés l'un contre l'autre, se maintenant, dans une pieuse étreinte, tantôt levant des yeux suppliants vers la voûte étoilée où se révélait si bien la magnificence de celui qu'ils invoquaient une fois encore, tantôt les dirigeant vers la terre comme pour adresser un dernier adieu à un époux chéri, à un père regretté !

Bientôt on eut pu voir la mère d'abord, puis l'enfant se baisser, imprimer leurs lèvres palies sur cette terre sans gazon, se lever tremblants et s'éloigner silencieux, en suivant le sentier solitaire, après avoir détourné une fois encore les yeux vers la croix isolée où était enfouie toute leur joie d'ici-bas.

La grille de fer se referma derrière eux et le silence, un silence effrayant, se rétablit.

Seul, l'oiseau qui fuit la lumière jetait encore au loin dans la vallée ses notes lugubres, à travers les épaisses ténèbres de la nuit, pendant que la brise timide sifflait tristement dans la cime élevée de la forêt sombre !

J.-H. DAIGNAULT.

Saint-Félix (Manitoba), octobre 1896.

LES CLOCHES AU MOIS DE NOVEMBRE

Voici l'heure de la prière
Et les tintements du beffroi :
Vous qui priez, priez pour moi
MILLEVOYE.

Huit heures du soir ! la ville est plongée dans l'obscurité : pas une étoile au firmament, et la lune nous refuse sa douce clarté. Soudain, dans le silence et le calme de cette soirée, le son des cloches se fait entendre. Ce ne sont plus les notes gaies et sonores de l'airain appelant les fidèles aux pieds de la Vierge du Rosaire, c'est une suite de notes graves, un lugubre glas.

Écoutons ce que disent ces voix plaintives, intermédiaire de nos parents et amis ensevelis dans la nuit du tombeau : *De profundis clamavi ad te Domine : Domine exaudi vocem meam...*

Pouvons-nous demeurer insensibles à ces touchantes supplications, surtout pendant le mois consacré aux fidèles trépassés, où ces chères âmes sont l'objet exclusif de nos pensées ?

Si, au cours de ce mois, oubliant que nous traversons seulement cette vallée de larmes, quelques-uns d'entre nous négligent les pauvres habitants du purgatoire, les cloches les rappelleront aux sentiments du devoir et de la pitié, trop souvent oubliés.

LISETTE.

EXILÉ !

Déçu dans des illusions d'amour caressées depuis longtemps, il avait juré de quitter le sol natal pour ne plus revoir jamais son ingrate patrie, ses parents chéris, et celle vers qui s'envolaient jadis ses rêves de bonheur. Et il était parti, par un beau jour ensoleillé de juin, alors que tout dans la nature lui parlait de douceurs enfuies, que le souffle embaumé du zéphyr semblait lui apporter l'ironique adieu de celle qu'il avait encensée du parfum de ses affections les plus pures.

Sa mère, hélas ! sa tendre mère, avait cherché à expliquer la cause de ce départ précipité, quand, tout lui souriait dans la famille, que tous les soins lui étaient prodigués pour compenser ces longues nuits d'insomnie que seul, un chagrin secret, pouvait motiver. Mais ce cœur avait été blessé trop profondément pour que le baume le plus sain de l'amitié maternelle pût cicatriser

cette plaie restée béante. Résistant à tous les charmes que ses paroles avaient fait miroiter à ses yeux de dix-huit ans, il s'était enfui loin, loin du foyer, là où ne l'atteindraient plus les échos des voix aimées.

Six mois auparavant, un jour qu'il se rendait à son atelier de travail, il avait rencontré—ô fatalité—une de ces jeunes filles au regard séduisant, dont le seul sourire avait suffi pour bouleverser ce jeune cœur, encore vierge de toute passion.

Elle lui avait paru si douce et si tendre sous son habillement modeste mais digne, qu'il n'avait pu résister au désir de connaître plus intimement cet ange terrestre.

Tout, en effet, dans cette jeune personne était bien de nature à gagner ce cœur qui ne s'était pas encore flétri sous le souffle de rêves brisés : une taille extrêmement délicate et gracieuse ; une figure légèrement arrondie, qu'encadrait une épaisse chevelure blonde et où scintillaient des yeux d'azur, pétillants de jeunesse et de vivacité ; une bouche où se dessinaient deux rangées de perles d'ophris, blanches à ravir, et, si l'on ajoute à ce tableau enchanteur un air candide qui reflétait la fraîcheur et la naïveté d'un enfant de quinze ans, on aura une faible esquisse de cette nymphe qui devait transformer la nature d'élite du jeune adolescent. Cette journée fut pour lui plus heureuse que les autres, la besogne lui parut facile, car il avait toujours devant les yeux l'image enchanteresse de celle qui l'avait momentanément chagriné.

Point n'est besoin de supposer tous les projets qu'il ébaucha, en ce jour, car, qui n'a goûté dans sa vie la satisfaction intérieure que procurent ces rêves jetés aux quatre vents du ciel, mais que le temps ne tarde pas à dissiper.

La nuit qui suivit cette entrevue fut parsemée de songes riants. La fortune lui avait enfin ouvert les portes et il s'était vu paisible possesseur de propriétés considérables. Le sort avait voulu que la vierge de la veille présidât au foyer, et il vivait heureux et chéri de celle qu'il aimait de l'amour le plus chaste et le plus sincère.

Le soleil était déjà haut à l'horizon, lorsque le jeune homme, devenu amoureux, ouvrit les yeux à la lumière, encore sous l'effet des songes qui l'avaient hanté durant son sommeil.

Il se hâta de faire sa toilette et s'empressa de regagner de nouveau l'atelier, qu'il fréquentait depuis bientôt cinq ans. Mais—coïncidence heureuse—au même endroit que la veille, il croisa celle qui lui avait enlevé son existence presque entière. Le même sourire effleurait ces lèvres vermeilles qui l'avaient subjugué. Enhardi, il osa saluer cette inconnue, qui semblait disposer de tout lui-même. Les jours se succédèrent, et chaque matin amena une nouvelle rencontre et de nombreux saluts, que le temps rendait plus affectueux.

Un jour, cependant, il hasarda une phrase, la première qui lui vint à l'idée.

—Quel temps agréable ! n'est-ce pas, mademoiselle ?
—Oh ! oui, monsieur, avait-elle répondu, toujours souriante. Le temps est bien beau pour la promenade.

Il continua sa route, ne devinant pas l'intention réelle cachée sous cette simple réponse.

Le lendemain, il quitta le logis plutôt et put devancer quelque peu l'habitude des jours précédents.

Une nouvelle banalité, jetée au hasard, entraîna une réponse qui trahissait un désir ardent de prolonger l'entretien. Il comprit, cette fois.

—Rien ne me presse, ce matin, mademoiselle, me permettez-vous de vous accompagner pendant quelques instants ?

Cette offre fut généreusement et délicatement accueillie. On causa de choses et d'autres, des beautés de la nature, de l'ouvrage, et enfin on se laissa, emportant chacun dans son cœur un heureux souvenir de cette conversation échangée sans but arrêté.

Les jours suivants, ces promenades matinales se renouvelèrent, toujours sans forme déterminée ; mais enfin, grâce à ses manières affables et polies, Emile—tel était son nom—avait obtenu de la gentille Berthe la permission d'aller lui rendre visite à la demeure de son père. Les quelques renseignements qu'il put

obtenir sur la famille de Berthe ne servirent qu'à confirmer la haute opinion qu'il en avait conçue. Cette première visite fut bientôt suivie d'une foule d'autres, assez rapprochées.

Enfin, Emile sentit qu'il était temps de révéler à cette jeune personne candide les sentiments qui avaient germé dans son cœur enamouré. La sincérité qui brillait dans ses yeux, à cet aveu simple et pur, la rougeur qui illumina sa figure étaient bien propres à assurer Berthe qu'elle ne devait pas en douter un seul instant.

Trop irréflectie pour peser ses paroles et ses actions, la jeune fille, dans un élan spontané de son cœur, laissa déborder le trop plein de son affection, et, inconsidérément, ils se fiancèrent.

Quelques mois se passèrent ainsi, dans l'enivrement du premier amour ; leur passion semblait s'accroître avec le temps et rien désormais ne semblait devoir rompre ces liens.

Cependant, une transformation soudaine devait bientôt s'opérer dans l'existence de cette fleur de quinze ans, arrosée depuis quelque temps d'une amitié pure et noble.

Le père, qui ignorait ce qui s'était passé, avait introduit dans la famille un ami qui, par ses manières habiles et câlines, ses richesses, son nom enfin, avait réussi à captiver fortement l'affection de la jeune fille inconstante et irrésolue. Cette affection, simple alors, se changea tout à coup en un vif amour.

L'ouvrier fut presque oublié, et quoiqu'admis encore à faire sa cour à la jeune Berthe, il n'en fut pas moins décidé par le père, qui en cela obtint facilement le consentement de sa fille, que celle-ci épouserait le riche prétendant.

Le mariage fut stipulé, et la nouvelle en parvint bientôt aux oreilles du pauvre Emile.

Quel désespoir et quel sourde colère durent surgir dans cet être qui s'était repu de tant de chimères qu'un seul mouvement d'inconstance allait détruire ! Il courut s'assurer, auprès de sa fiancée, de l'importance qu'il devait attacher à ce qu'il venait d'apprendre. Hélas ! il ne tarda pas à constater que ses craintes n'étaient que trop fondées.

L'ingrate ! elle lui apprit tout, sans soupçonner qu'elle allait briser une nature d'élite, qu'elle allait anéantir, en un seul coup, tous les projets que le trop confiant Emile avait formés.

Il soutint jusqu'au bout la révélation foudroyante, et, dans son cœur, il sentit que l'amour avait fait place à un morne désespoir, à une haine mortelle...

C'est alors qu'il avait pris le chemin de l'exil, jurant de ne plus engager sa foi et voulant fuir pour toujours les lieux qui avaient été le théâtre de son bonheur éphémère.

J. ST.-J.

DEVOIR ET DÉVOUEMENT

Sur cette pauvre terre, où nous ne faisons que passer, tout entraîne après soi des déceptions ; seuls, le devoir et le dévouement ne trompent jamais l'attente des cœurs. Les hommes oublient trop souvent cette vérité ; ils aspirent sans cesse à la gloire, aux honneurs, et se fatiguent le corps et l'esprit dans la poursuite de ces biens périssables qui, après tout, ne leur procurent que des joies éphémères. Une calomnie, un mot suffit pour faire écrouler ces vaines espérances, et alors, que reste-t-il ?

Le devoir et le dévouement, que seules, les âmes fortes savent apprécier offrent des joies plus pures et plus durables ; et si à chaque instant, ils commandent le sacrifice, ils sont aussi le principe du véritable bonheur, car la pensée du devoir accompli laisse après soi la paix du cœur, de tous les biens le plus grand et le plus désirable.

Holyoke, 1896.

MYOSOTIS.

Nous nous plaignons constamment que nos jours sont trop peu nombreux, et nous agissons comme s'ils ne devaient jamais finir.—ADDISON.

COMÈTE PÉRIODIQUE DE BROOKS

Elle est revenue, après son tour périodique de sept ans, autour du soleil, la comète aperçue le 6 juillet 1889 et dénommée : comète périodique de Brooks.

Notre gravure No 1 montre le champ télescopique dans lequel cette comète fut découverte. Elle se mouvait apparemment de droite à gauche, d'après ce que nous en apercevons dans la gravure, mais cela si lentement que, pour toute une semaine, elle ne sortit pas du champ du télescope. On put reconnaître à la fin qu'il y avait une comète principale avec de nombreux satellites.

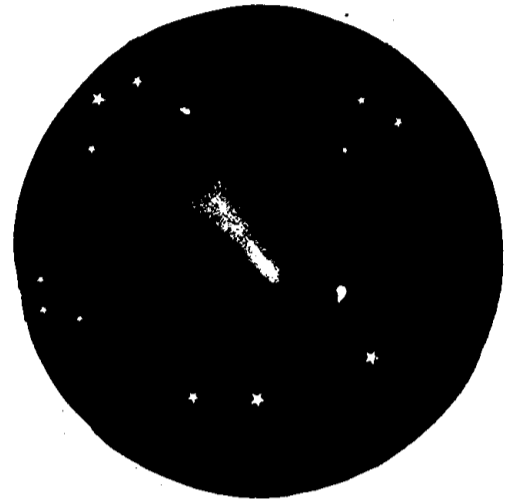


FIG. 1.—CHAMP TÉLESCOPIQUE DE DÉCOUVERTE DE LA COMÈTE PÉRIODIQUE DE BROOKS

Avec les télescopes de moindre force on ne découvrirait que deux de ces acolytes, mais l'œil exercé de Barnard, à travers le réfracteur géant de Mont Hamilton, en retraça jusqu'à quatre. Ils précédaient la comète mère dans sa course à travers l'espace (fig. No 2). Cela a valu à la comète de Brooks le nom de comète multiple.

Les mathématiciens eurent bientôt constaté que cette comète se meut dans une orbite elliptique, accomplissant sa révolution autour du soleil en un peu plus de sept années. Elle fait partie de notre système solaire.

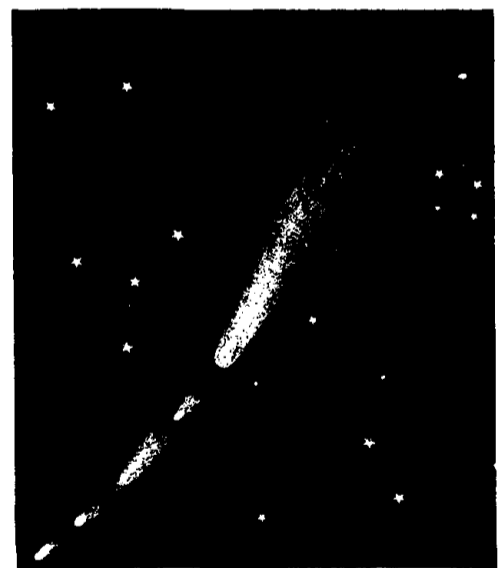


FIG. 2.—MULTIPLICITE DE LA COMÈTE PÉRIODIQUE DE BROOKS

Néanmoins, on a établi qu'elle n'eut pas toujours cette courte révolution périodique. Le Dr Chandler prétend qu'en 1886, trois ans avant la découverte de Brooks, cette comète subit l'attraction irrésistible de Jupiter et que son orbite et sa période furent modifiées par ce fait, d'une durée de 30 ans à la durée actuelle de 7 ans.

Et ce n'est pas tout. On croit que c'est lors de cette rencontre de Jupiter avec la comète de Brooks que prit naissance le cinquième satellite de Jupiter, découvert par Barnard en 1893. Il ne consisterait en rien autre chose qu'en un fragment de la comète, détaché de sa masse par l'attraction supérieure de Jupiter.



L'HONORABLE M. L. TOURVILLE

L'honorable M. Louis Tourville, conseiller législatif, est mort le 4 novembre, en cette ville. Il naquit à Montréal, le 23 février 1831, fils de M. Joseph Tourville, agriculteur, et de dame Marguerite Vallières.

Dès son bas âge, on le plaça chez les Frères de la Doctrine Chrétienne, où il fit un cours commercial. En sortant de l'école, il entra immédiatement dans le commerce de nouveautés, d'abord chez MM. Merrill, Morrison et Enty.

En 1854, c'est-à-dire à l'âge de vingt-trois ans, M. Tourville ouvrit un magasin à son propre compte, dans le commerce de merceries ; mais, un an plus tard, il abandonnait ce commerce pour entreprendre celui des produits.

M. Tourville n'avait que trente et un ans lorsque sa maison, commencée modestement il est vrai, faisait déjà pour un million d'affaires.

En 1880, l'hon. M. Tourville crut bon d'entreprendre le commerce de bois sur une haute échelle, et il y réussit très avantageusement. Il possédait trois superbes scieries, une à Pierreville, une à Nicolet, et l'autre à Louiseville.

En 1873, M. Tourville fondait la banque d'Hoche-laga, dont il fut le premier président et où il occupa ces fonctions jusqu'en 1878.

En 1873, il fut admis membre du Board of Trade, et il consacra une grande partie de son temps au progrès de cette institution commerciale.

Quelque temps plus tard, M. Tourville devint directeur honoraire de l'assurance *Equitable*, de New-York.

L'hon. M. Mercier, en 1889, alors qu'il était Premier-Ministre de notre gouvernement provincial, le fit nommer conseiller législatif, pour la division Alma.

M. Tourville était président de la compagnie d'ex-

position depuis 1891, et membre du syndicat pour l'achat du chemin de fer Montréal et Sorel.

C'est une personnalité remarquable, l'une des plus importantes du district de Montréal, qui disparaît.

Le 24 novembre 1856, M. Tourville épousa Mlle Céline Saint-Jean, fille de M. Antoine Saint-Jean, de Laprairie.

LE DR L.-L.-L. DESAULNIERS

Le Dr Desaulniers était le fils de François-Lesieur Desaulniers et de Charlotte Rivard-Dufresne. Il naquit à Yamachiche, le 16 février 1823. Son aïeul était Charles Lesieur, notaire royal et solliciteur-général, sous le régime français, marié à Françoise de Lafond, nièce de Pierre Boucher, gouverneur des Trois-Rivières.



L'ÉCHEVIN A. DUPUIS, DÉCÉDÉ

Son grand père maternel, Augustin Rivard Dufresne, fut le premier député de Saint-Maurice, lors des élections sous la charte octroyée au Canada par la Chambre des Communes d'Angleterre en 1791. Son père, François Desaulniers fut aussi député du même comté, avant 1837, ainsi que sous l'Union. Il est bon de rappeler que ce dernier fit élire le grand Papineau, en 1848, dans le comté de Saint-Maurice.

Le défunt était le frère de MM. Isaac, François et

Evariste Lesieur Desaulniers, le premier, professeur très distingué, au collège de Saint-Hyacinthe, les deux autres, professeurs également au collège de Nicolet. Il fit son éducation au collège de Nicolet et reçut ses degrés de médecin, en 1846, à l'Université de Harvard de Boston, Mass. Le docteur fit son entrée sur la scène politique en 1851. Il fut défait par l'honorable M. Turcotte, père du protonotaire actuel à Montréal, mais il fut plus heureux en 1854.

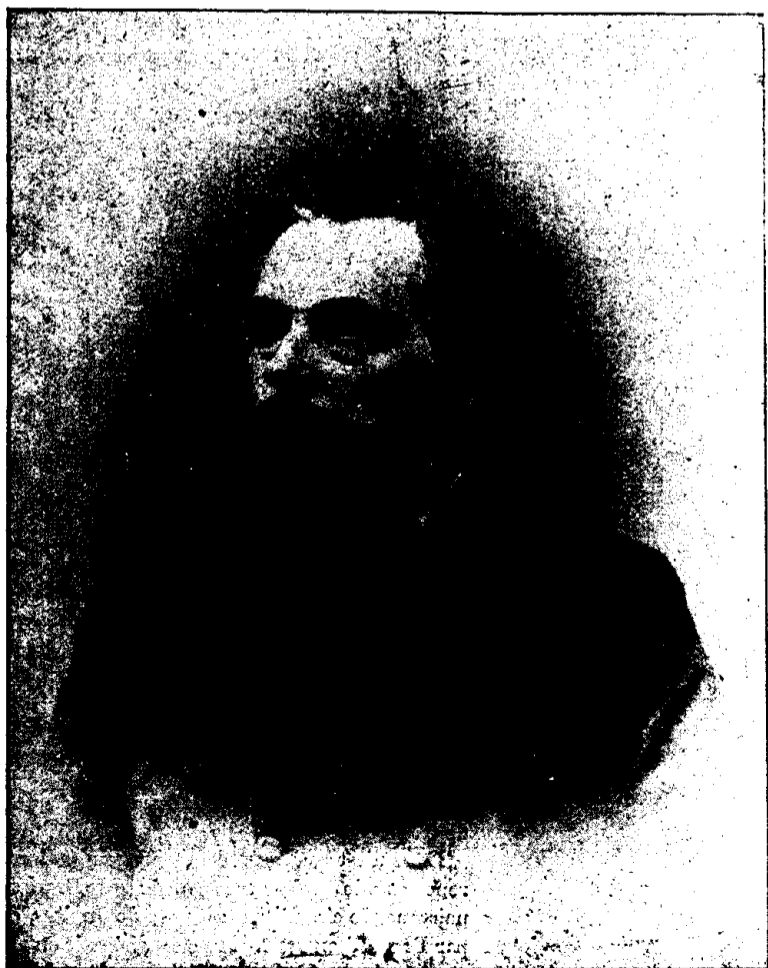
En 1863, il fut battu à cause de son vote sur le bill de la milice, par Charles-Gérin Lajoie.

En 1867, il fut réélu par acclamation, dans le même comté, lors des premières élections qui eurent lieu après la mise en force de l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord. C'est à lui que le ministère Macdonald confia la charge de seconder l'adresse en réponse au discours du trône. La langue française trouva en lui son premier interprète dans la Chambre des Communes du Canada, et ceux qui assistaient à cette mémorable séance font encore les plus grands éloges de la manière habile avec laquelle il s'acquitta de cette tâche. L'année suivante il donnait sa démission pour accepter la charge d'inspecteur des prisons et des asiles dans notre province.

En 1878, sur les instances pressantes de l'honorable Elzéar-Gérin Lajoie, il brigua de nouveau les suffrages des électeurs de Saint-Maurice et défait M. Remington, à une faible majorité. Les libéraux qui étaient au pouvoir alors à Québec, dans la personne de l'hon. M. Joly, le destituèrent de son emploi, mais l'année suivante M. Chapleau le réinstalla dans sa charge, qu'il a occupée jusqu'à sa mort.

Le Dr Desaulniers avait été nommé membre du Conseil de l'Instruction Publique par le ministère Dorion, mais à la demande de M. de Boucherville, il donna sa démission pour faire place à M. P.-S. Murphy. L'œuvre capitale du défunt a été la rédaction du Code municipal de la Province de Québec, que lui avait été confiée par l'hon. M. Drummond.

Cartier eut recours souvent à ses hautes connaissances et à la sûreté de son jugement. Toute notre législation, depuis quarante ans, porte son empreinte. Détail assez important, la famille Desaulniers a cons-



L'HONORABLE Ls TOURVILLE, DÉCÉDÉ



LE DR DESAULNIERS, DÉCÉDÉ

tamment fourni, sans interruption, depuis 1791, des représentants à la législature.

En 1875, le Dr Désaulniers fut chargé par le gouvernement de Québec d'aller visiter les prisons et les asiles de France, Belgique, Allemagne, Italie, Angleterre.

Le défunt s'était marié, en 1850, à Mlle Flora Joséphine Merrill, de Boston, nièce de l'hon. W. Campbell, State Attorney du Massachusetts.

L'ÉCHEVIN ALEXIS DUPUIS

L'échevin Alexis Dupuis, l'un des représentants du quartier Saint-Jacques, vient de mourir presque subitement, le 4 novembre.

L'un des associés de la puissante maison de nouveautés, si bien connue sous le nom de Dupuis Frères, rue Sainte-Catherine, feu l'échevin Dupuis avait des relations très étendues dans le monde des affaires.

Il naquit dans la paroisse de Saint-Jacques de l'Académie, comté de Montcalm, et était âgé de trente-neuf ans. Il arriva à Montréal à l'âge de neuf ans et fit ses études commerciales à l'école du Plateau. C'est là qu'il commença à montrer des aptitudes remarquables pour les affaires, et ses professeurs prédisaient pour lui un bel avenir. Il a réalisé ces promesses. Le défunt avait été souvent prié par les contribuables les plus influents de son quartier, de se porter candidat pour les honneurs municipaux et ce n'est que lorsqu'une vacance fut créée, au conseil de ville, par la mort du regretté M. Hurteau, qu'il consentit à se présenter. Elu d'abord par acclamation, il fut réélu de même aux élections générales qui eurent lieu quelque temps après. Il faisait partie du comité des finances. Il laisse une veuve et deux enfants, âgés respectivement de dix et quatorze ans.

Le maire Smith, en apprenant ce décès inattendu, a exprimé autant de regret que de surprise. "Je suis excessivement peiné, a-t-il dit, de la mort de mon collègue au conseil. Pendant sa courte carrière publique, l'échevin Dupuis a su conquérir le respect et l'estime de tous ses collègues. C'était un homme droit et honorable. Je sympathise grandement avec les membres de sa famille affligée et cette mort ne manquera pas de créer un deuil profond, non seulement au conseil, mais parmi les nombreux amis du défunt."

LES HUITRES AU CANADA

Quand a-t-on commencé à manger des huîtres au Canada ?

Il y a déjà longtemps que Denys, en parlant de ces délicieux mollusques, disait : "C'est une grande manne pour l'hiver, quand le temps ne permet pas d'aller à la pêche. Elles sont dans les ances ou à la côte proche de terre ; pour les avoir on casse la glace, on fait une grande ouverture, puis on a de petites perches assez longues pour toucher au fond de l'eau. On en lie deux ensemble par la moitié, puis on ouvre et ferme cela comme des tenailles, on les tire de l'eau et on les jette sur la glace. On ne va point à cette pêche que l'on ne soit plusieurs ; les uns pêchent, un autre fait le feu, l'autre écaille pour faire fricasser, d'autres les mettent sur des charbons, deux ou trois ont une grande coquille, avec leur eau, de la mie de pain, un peu de poivre et de muscade, on les fait cuire comme cela et c'est un bon manger, et quand on est bien rassasié, chacun emporte sa charge et les chiens entraînent chacun une *sachée* (sic) dans un petit traîneau fort léger." Denys écrivait ces lignes en 1672.

Du temps des Indiens, on leur faisait déjà la pêche et les tribus de la Nouvelle-Angleterre et de l'Acadie en séchaient de grandes quantités pour leur provision d'hiver.

Taucher le saint Maurice.

LE SAIT-ELLE ?

*Il est une beauté qui me sourit en rêve,
Un charme séducteur me poursuivant sans trêve,
Tout le jour, seul, j'y songe, et quand revient la nuit,
—Même jusqu'à l'aurore
Et le matin encore—*

*Pour dorer mon sommeil son souvenir rebuit !
Mais si j'y suis fidèle,
Le sait-elle ?*

*Seuls mes hymnes du soir vont confier aux cieux
Mes vœux.*

*Si je vois sur son front l'innocence candide
Que je voudrais goûter de ma lèvre timide,
Si je lis dans ses yeux qui reflètent l'amour,
Trésor de sa belle âme,
Par rayon qui m'enflamme...*

*Si j'ai chanté son nom comme un vieux troubadour
Près d'une cascade,
Le sait-elle ?*

*Seuls mes hymnes du soir vont confier aux cieux
Mes vœux.*

*Quand pour ma bien aimée, en silence je prie,
Je lui vole son cœur que je voue à Marie !...
Aussi, j'ai vu souvent, dans le ciel entr'ouvert,
Son ange, ce me semble,
Sa beauté lui ressemble.*

*Je distinguais sa voix au céleste concert,
Chantant ma retournelle :
Le sait-elle ?*

*"Soyez heureux... Aimez ; Dieu bénit dans les cieux
Vos vœux."*

Ludo.

LA CROIX DU CANONNIER

C'était à Iéna.

Dans cette bataille mémorable, un soldat du 10^e d'infanterie légère, nommé Lebas, eut le bras gauche emporté par un boulet.

Le choc l'a renversé ; mais il se relève aussitôt et, s'adressant à son camarade, il lui dit :

—Aide-moi à ôter mon sac et cours me venger !

Les courroies débouclées, Lebas met son sac sous le bras qui est valide encore et marche seul vers l'ambulance. En route, il est rejoint par cinq de ses compagnons de gloire, également mutilés. Tout à coup, au détour d'un chemin, ces six braves troupiers rencontrent un général, dangereusement blessé, que des prisonniers prussiens transportent sur un brancard. Ce que voyant, Lebas oublie sa propre blessure et dit à ses camarades :

—Est-ce que nous laisserons à des Prussiens, l'honneur de transporter un de nos généraux blessés ?

—Non, non, ça ne se peut pas !

—Allons, vous autres, fit Lebas aux Prussiens en les repoussant, cédez-nous la corvée de l'honneur.

Et sur ce, les six sublimes éclopés, n'écoulant que leur patriotisme, oublieux de leurs propres souffrances, unissent leurs forces pour conduire le général français à l'ambulance.

Parmi les mutilés, se trouvait un artilleur qui avait reçu un éclat à la jambe. L'amputation fut jugée nécessaire et opérée le soir même.

Le lendemain, Napoléon visitait les ambulances ; une voix se fait entendre, qui crie à tue-tête : Vive l'Empereur !

Sa Majesté se retourne et aperçoit un canonnier de l'artillerie légère, qui poussait un cri de toutes ses forces. Ce soldat n'était autre que notre connaissance de la veille, un de ceux qui avaient aidé au transport du général.

Napoléon s'approcha du troupier et lui dit :

—Que demandes-tu ?

—Rien, Sire ! je voudrais avoir le plaisir de vous serrer la main.

—Voici !

Et Sa Majesté tendit sa main.

Puis, Napoléon ajouta :

—Voyons, est-ce bien tout ce que tu as à me dire ?

—Non, Sire ! je puis vous apprendre aussi que,

hier, j'ai à moi seul démonté quatre pièces de canons aux Prussiens.

—Tu es un brave, je sais cela !

—Voyez-vous, mon Empereur, le plaisir d'avoir enfoncé ces satanés Allemands me fait oublier que je vais bientôt tourner de l'œil.

—Allons donc, tu en réchapperas !

—Oh ! je sais que non, j'ai fini de monter ma faction en ce monde.

—Bah ! bah ! tu vivras, pour porter, dans ton village, cette croix que je te donne.

Ce disant, Napoléon avait remis l'étoile de la Légion d'honneur au canonnier.

—Ah ! Sire ! murmura le soldat, rien ne pouvait me faire plus de plaisir, mais je sens que je n'en jouirai pas longtemps... Tenez, mon Empereur, fit tout à coup l'artilleur, promettez-moi une chose ?

—Laquelle ?

—Si je meurs, promettez-moi que je serai enterré avec la décoration que vous venez de me donner.

—As-tu des parents ? demanda Napoléon.

—J'ai encore mon père.

—En ce cas, je ne puis te promettre ce que tu demandes.

—Ah !

—Non, vois-tu, mon brave, si tu tu viens à mourir, j'enverrai ta croix à ton vieux père.

—Vous avez raison, mon Empereur ! et moi, je ne suis qu'une brute ! ça fera plaisir à mon bonhomme de père, allez !

—Ce sera pour lui un souvenir, et pour la famille un témoignage de ta bravoure.

—Merci, mon Empereur ! Vous avez eu là une pensée—tonnerre ! ça me fait quelque chose, cette pensée-là !

Ce dur soldat se prit à pleurer.

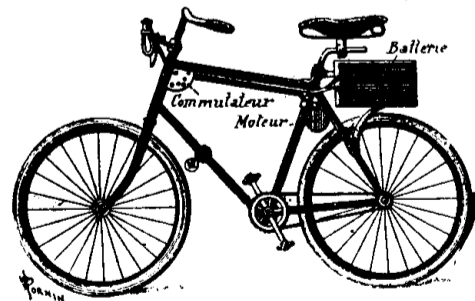
Ce brave ne survécut pas à l'amputation qu'il avait subie. Aussi Napoléon, fidèle à sa parole, envoya la croix du canonnier à sa famille, avec une lettre des plus flatteuses à l'adresse du père de ce soldat.

Ayant appris, plus tard, que le pauvre homme était dans la misère, il lui accorda la pension qu'il aurait payée à l'artilleur s'il eût vécu.—LOUIS DAGE.

BICYCLETTE A MOTEUR ÉLECTRIQUE

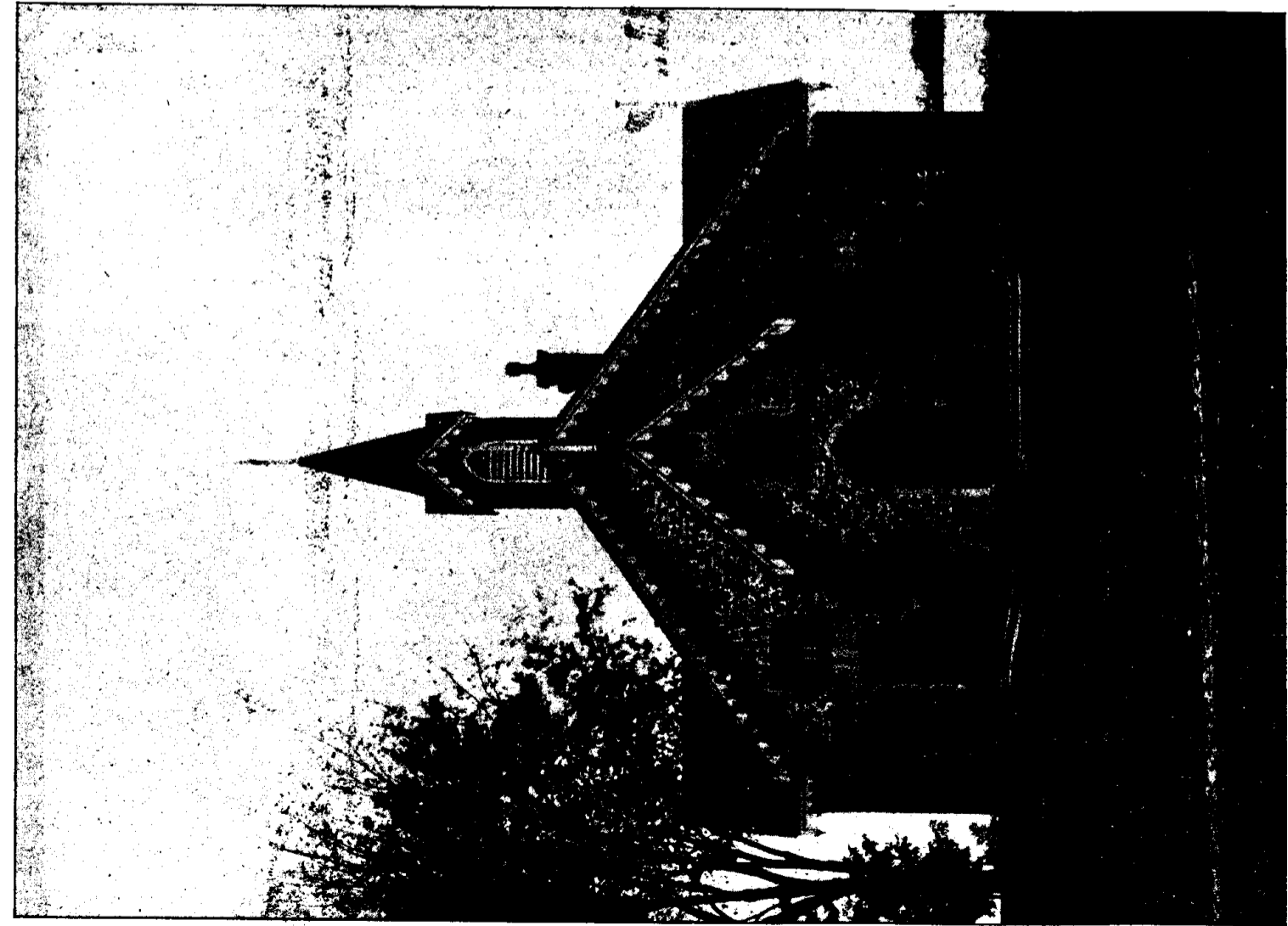
La bicyclette à moteur électrique continue à hanter l'imagination de nombreux inventeurs. Un des derniers modèles brevetés aux États-Unis est celui de M. O'Brien, de New-York, dont nous donnons un dessin, et qui a tout au moins l'avantage d'être extrêmement simple et de ne nécessiter aucune modification de la machine, de sorte que si le moteur ne donne pas les résultats attendus, il est facile de l'enlever et de rendre à la bicyclette son aspect normal.

Toute l'installation se réduit à une batterie de piles sèches, fixée au-dessous du tube de selle ; un petit moteur monté par un collier sur ce même tube e



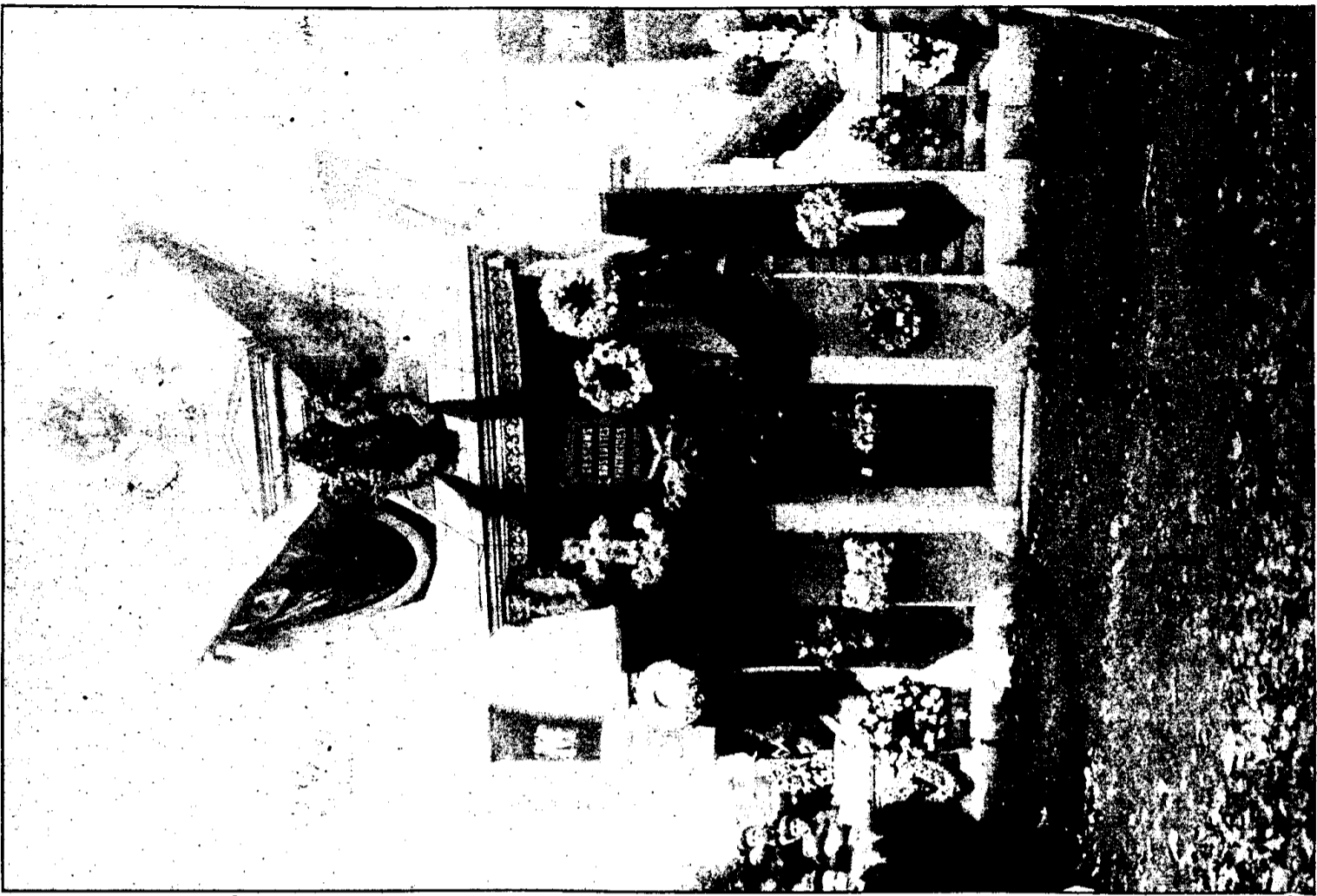
commandant la roue motrice, par l'intermédiaire d'une cordelette ; un commutateur placé dans notre dessin au-dessous du tube horizontal supérieur, mais que, dans un nouveau modèle, l'inventeur a disposé au-dessous du guidon ; et les conducteurs électriques opérant la liaison de ces divers organes et fournissant, en outre, le courant à la lanterne.

Si le cycliste veut se passer du moteur, il suffit d'interrompre le circuit à l'aide du commutateur. La machine ne pèse, paraît-il, que 60 livres, en ordre de route, son poids étant de 25 livres lorsqu'elle est débarrassée des organes de propulsion.

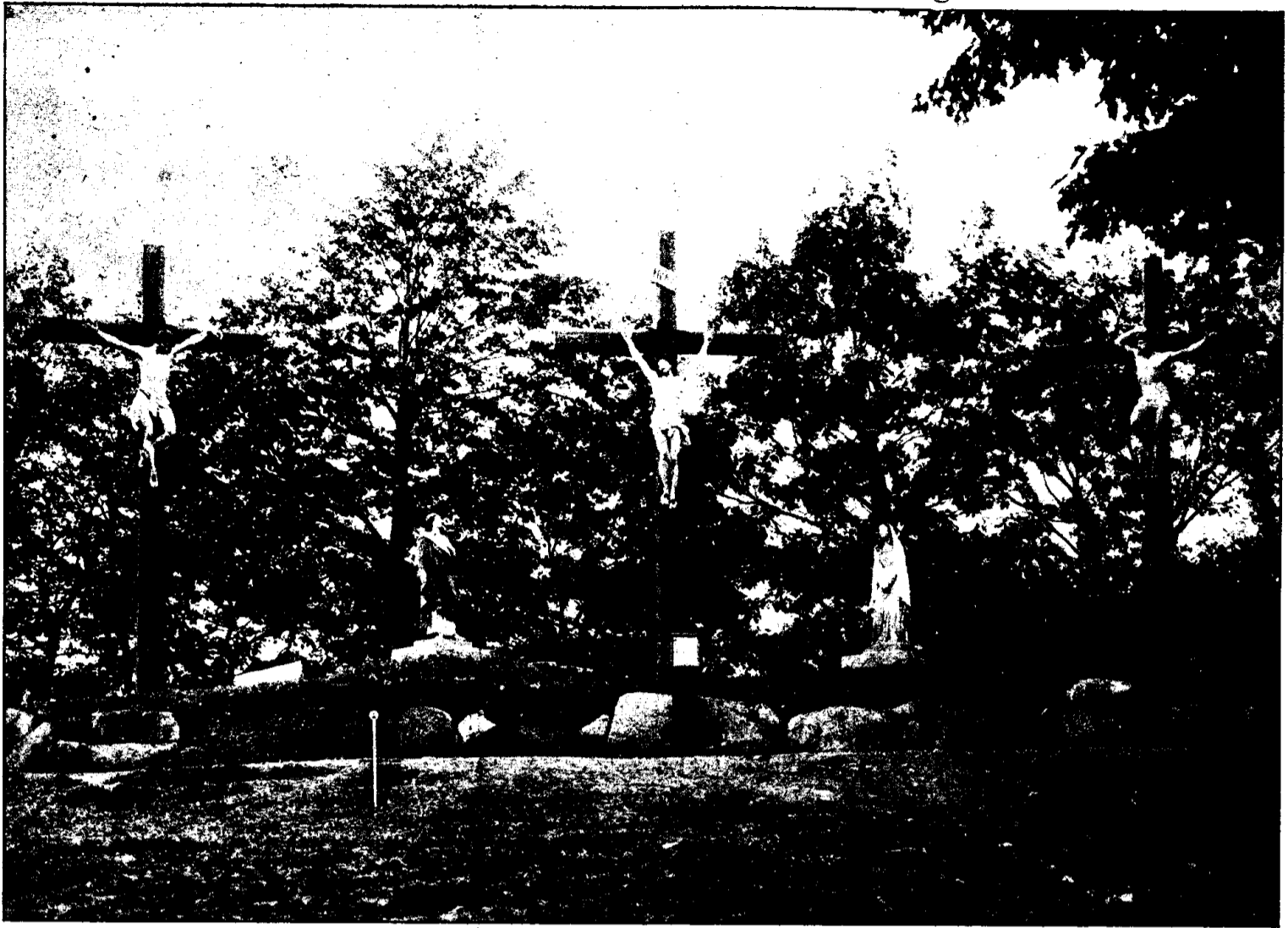


LA CHAPELLE

LA DÉMONSTRATION DU 1^{er} NOVEMBRE AU CIMETIÈRE DE LA COTE DES NEIGES. — Photo Laprés & Lavergne



LE MONUMENT MERCIER DÉCORÉ



LE CALVAIRE



LA FOULE EN FACE DU MONUMENT MERCIER
LA DÉMONSTRATION DU 1^{er} NOVEMBRE AU CIMETIÈRE DE LA COTE-DES-NEIGES.—Photo Laprés & Lavergne

COURRIER DE LA MODE

Faisons vite une petite revue générale des nouveautés d'hiver. On parle de neiges, de glaces, de frimas à vous geler d'avance. C'est à croire vraiment que les fourreurs s'entendent avec lesal manachs. Aussi la mode se tourne-t-elle vers les pelisses et les grandes pèlerines fourrées.

Ce qui caractérise les formes de vêtement, pour l'hiver, c'est l'ajustage dans le dos. Le petit collet court, flottant et laissant passer et tourner l'aquilon tout à son aise, a vécu, ou peu s'en faut.

On va revoir aussi l'ancienne redingote à larges manches et on portera beaucoup de jaquettes de très gros drap, le tout doublé et orné de fourrures. On fait aussi des jaquettes droites devant, croisées sur la poitrine, à dos également presque droit, mais très cintrées sous les bras, qui seront charmantes pour les jeunes filles. Cette façon va surtout bien avec une jupe semblable et permet de porter en dessous de jolies blouses de couleurs claires. La jaquette se compose des devants droits et croisés, de petits côtés et d'un dos sans couture au milieu, ouvert à chaque couture de côté. Les deux coutures de côté du dos se marquant par une tresse étroite,



VÊTEMENT AVEC DOS AJUSTÉ, POUR DAME (DOS)



VÊTEMENT AVEC DOS AJUSTÉ, POUR DAME (DEVANT)

en doubles rangs, se terminent en trois bouclettes cousues et appliquées. Les tresses orneront sans exception tous les costumes de drap.

En ce moment les tissus souples, légers et quoique cela très chauds, font fureur.

Par conséquent, les jolis tissus neigeux dans des mélanges de teintes d'un très grand imprévu ont le plus grand succès. On en fait surtout des costumes complets avec le petit paletot demi-sac dont nous parlons plus haut.

Egalement, pour des complets, nous apprécions infiniment certains velours onvés, moirés ou miroités, qui se font en noir, en vert et en roux. Par les temps froids, on jettera sur ces complets une pèlerine de fourrure, pas trop large, comme on les fait cette année. C'est dire qu'en général la serpentine, coupe spéciale faite de bandes coupées dans un rond et assemblées, se fait de moins en moins, ce qui n'est pas regrettable. Cependant, on en verra encore et nos lectrices peuvent, sans crainte d'être habillées à la mode de jadis, user tranquillement collets et basques serpentines.

Pour toilettes habillées et demi-habillées, les applications de toute sorte formeront les garnitures préférées. On insérera une étoffe unie ou de fantaisie en ornement dans le bas des jupes et cela servira de prétexte à des broderies mélangées de métal d'un heureux effet. Certaines étoffes pour grandes toilettes sont aussi mêlées de métal, or, argent ou acier, mais en très petite quantité, seulement pour donner du reflet aux soieries. Une chose qui peut étonner, c'est la persistance des grandes maisons de couture à garnir

les corsages en boléro plus ou moins court. Parmi ces garnitures en boléro, quelques-unes s'arrêtent juste au milieu du dos et couvrent en épauettes tout le dessus des manches. On retrouve même cette tendance sur les ornements des confections, surtout sur celles qui rappellent l'ancienne visite. Aussi verra-t-on le boléro tout l'hiver sur les corsages : en passementerie, en broderie, en dentelle et en tissu de fantaisie.

Pour les manches, il y a deux courants bien différents. Les unes tiennent pour la manche étroite, gracieusement ornée de bouffants courts ou de volants ; les autres au contraire, ne veulent admettre que la manche énorme à large développement. Ces dernières prétendent que les manches bouffantes sont extrêmement avantageuses pour la taille, qu'elles font paraître très mince, en augmentant considérablement la largeur du buste. De sorte que, grâce à la protection des femmes un peu fortes, les ballons sont loin d'avoir dit leur dernier mot. Dans le prochain Courrier, nous continuerons à donner tous les renseignements relatifs aux nouveautés d'hiver.

(Extrait de la Saison).

PRIMES DU MOIS D'OCTOBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois D'OCTOBRE, qui a eu lieu samedi, le 7 courant, a donné le résultat suivant :

1 ^{er} PRIX	No	29,513....	\$50.00
2 ^e	No	18,124....	25 00
3 ^e	No	37,351....	15.00
4 ^e	No	172....	10.00
5 ^e	No	5 935....	5 00
6 ^e	No	46,126....	4 00
7 ^e	No	39....	3 00
8 ^e	No	7 321....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

65	9,175	14,685	23,115	33,110	42,035
123	10,362	14,913	23,594	33,421	42,729
1 327	10,589	15,071	24,106	34,002	42,953
1,583	10,906	16,429	24,863	34,316	43,021
2,014	11,234	17,947	25,792	35,168	43,182
2,831	11,427	18,263	26,268	35,833	43,463
3,218	12,043	19,138	27,341	36,581	43,727
3,595	12,571	20,245	28,017	37,345	44,285
3,941	12,720	20,924	29,423	38,667	44,936
4,240	13,023	21,043	30,546	39,231	45,029
4,762	13,281	21,447	31,297	40,383	46,234
5,147	13,412	21,721	31,712	40,534	47,523
6,216	13,834	22,124	32,156	41,317	48,152
7,863	14,217	22,532	32,823	41,612	49,819
8,021	14,362				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois D'OCTOBRE, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

LE CADET DE LA VÉRENDRYE

OU LE

TRESOR DES MONTAGNES DE ROCHES

(Episode d'un voyage à la découverte de la mer de l'Ouest, en 1750-51-52)

DÉDIÉ A M. BENJAMIN SULTE

(Suite)

—Allons ! me dis-je, il est plus que temps de rentrer.

Et je me baissai pour prendre l'aviron. Hélas ! la pagaie était brisée. En un instant, je vis toutes les conséquences de mon imprudence. Bientôt, je serais introuvable sur cette vaste nappe d'eau (1) ; le soleil s'abaissait déjà derrière la crête du cap Tonnerre, et quand il serait tout à fait disparu... le crépuscule, et puis l'obscurité... la nuit !... Le lendemain, où serai-je ?... Peut-être très loin sur le lac, perdu à la merci des barbares sauvages qui me rencontreraient et ne verraient en moi qu'une chevelure de plus pour orner le ouïgouam de l'un d'eux. Ou encore, je songeais avec effroi à l'éventualité d'un coup de vent ou d'une tempête surgissant qui chavirerait mon frêle canot d'écorce en un clin d'œil. Tristes perspectives !... J'avais bien pensé à me jeter à la nage et tenter le retour au camp de cette façon, mais j'avais une longue traite à fournir, et l'obscurité me saisirait certainement avant que je puisse remettre les pieds sur la terre ferme. Avec ça que, si je devenais fatigué de nager, je ne pourrais plus aisément remonter dans le canot que je ne voulais pas abandonner.

J'en étais là de mes réflexions, quand j'entendis crier. Je portai mes yeux dans la direction d'où venait le cri, mais ne vis rien. Néanmoins, je répondis. L'appel entendu fut encore répété, et je reconnus avec joie la voix du chef sauvage. De ma voix, je le guidai jusqu'à moi. Bientôt, je distinguai la tête du vieux brave émergeant de l'onde, que ses bras vigoureux fendaient rapidement.

Peu après, sa main se cramponnait au rebord du canot. Après s'être reposé un instant, lentement, mais avec une adresse rare, il monta près de moi.

Ce tour de force et d'habileté, joint à la distance qu'il venait de franchir à la nage, l'épuisa.

Le Bison m'apportait le moyen de retourner au cap Tonnerre., car il s'était attaché au cou une pagaie, qu'il avait traîné avec lui, et qui, de la sorte, ne pouvait gêner aucunement ses mouvements.

Lorsqu'il s'aperçut que je dérivais, au premier abord il pensa à m'en avertir, puis, songeant que je devais avoir un aviron dans le canot, continua à vaquer à ses occupations.

Mais enfin, voyant que je m'éloignais toujours, il en fut surpris et, tout à coup, il se rappela que l'un de nos avirons s'était cassé en partant du fort Kaminstiquia, qu'on l'avait probablement laissé dans le canot, et que je me trouvais sans moyen de revenir.

Contourner le cap ou le grimper en courant, pour faire signe à mon père et à mon frère, l'Indien eut un instant cette idée, mais il se ravisa. Il se dit qu'il ne pourrait peut-être pas les voir ou leur faire des signaux, et qu'il perdrait là un temps précieux.

Saisissant une pagaie, qu'il attacha à son cou, il se mit résolument à l'eau et s'élança dans la direction où il m'avait vu dériver.

Vous savez le reste."

A ce moment, des pas résonnèrent à la porte de l'auberge ; Baptiste et le Dr Sylvain, que le premier avait trouvé, entrèrent. Ayant salué son neveu, de la Vérendrye, et de Noyelles, qu'il connaissait, et ayant échangé quelques mots avec eux, il examina les blessures du sauvage.

Des coups portés par le meurtrier, deux étaient mortels, et quand le disciple d'Esculape voulut enlever l'arme enfoncée dans la plaie, il la trouva fixée si solidement, qu'il lui fut impossible de la retirer sans causer un mal extrême au moribond. Il crut même plus prudent de l'y laisser. Autrement, une forte hémorragie pouvait se produire et achever, en quelques minutes, l'œuvre de l'assassin, sans que le sauvage puisse reprendre connaissance et donner un indice qui permit de retrouver la personne qui l'avait frappé.

Il lui glissa entre les lèvres quelques gouttes d'un cordial, et éprouva bientôt la satisfaction de le voir revenir à la vie. Les lèvres s'agitèrent, les paupières battirent, ses yeux s'ouvrirent et ses traits se contractèrent en un spasme douloureux. Il reconnut M. de la

(1) Le lac Supérieur a 390 milles de long, 80 à 160 de large, et une profondeur de 40 à 90 pieds

Vérendrye et voulut parler. D'abord des sons inarticulés s'échappèrent de sa gorge, puis, faisant un effort, il réussit à se faire entendre et ses premières paroles furent pour demander "un homme à la robe noire," un ministre de Dieu, disant qu'il sentait bien venir sa fin et qu'il ne voulait pas mourir sans avoir l'une des robes noires qui lui avaient déjà parlé d'une vie plus belle que celle-ci.

De Noyelles envoya Jacques chez les Sulpiciens, qui demeuraient tout près de l'auberge, avec mission d'amener un prêtre pour recevoir les derniers aveux d'un mourant.

Le médecin se retira en disant aux deux amis qu'il était impuissant à soulager le Bison, et que celui-ci le comprenait parfaitement.

—Profitez, leur dit-il, du répit que lui donne la mort pour découvrir l'auteur de ce crime.

Aussitôt le médecin sorti, le Bison fit signe à Joseph qu'il voulait lui parler, à lui seul, mais ce dernier montrant de Noyelles, expliqua au peau-rouge qu'il était un de ses parents, en qui il avait pleine confiance, et qu'il pouvait parler devant lui, mais Baptiste et l'aubergiste s'éclipsèrent. Comme ces deux personnages allaient sortir de la chambre le sauvage faisant un effort pour se relever, hurla, son visage exprimant la colère, la haine, la fureur :

—Il est là celui qui a frappé traitreusement le Bison... je l'entends !...

Il désignait la pièce voisine.

On s'y précipita, mais on n'y découvrit rien d'anormal.

Evidemment le pauvre homme délirait !...

Nous avons dit qu'une ombre avait regardé par l'une des fentes d'un volet de l'auberge pour connaître ce qui se passait en dedans. Quand l'homme de science et Baptiste arrivèrent près de la maison, leurs pas avertirent l'inconnu de leur approche. Celui-ci se tapit vivement dans la porte cochère de la maison.

Lorsque le médecin sortit, un plan audacieux avait germé dans le cerveau de l'être mystérieux. Il se glissa jusqu'à la porte de l'habitation, et faisant jouer le pêne, s'aperçut avec joie que l'entrée était libre. Sans bruit, il se coula dans la première pièce. Sans bruit ?... Non ; car, l'oreille du sauvage, si fine, si subtile, avait saisi le bruit de son entrée, imperceptible à l'ouïe des autres personnes présentes.

Mais les paroles d'alarme du Bison parvinrent jusqu'à l'étranger qui disparut prestement dans une autre chambre.

Ne voyant plus que les deux gentilhommes à son chevet, le Mandane reprit :

—Mon frère pâle a été bon pour le Bison... Avant d'aller auprès du grand manitou, il va lui confier un secret qui le rendra riche... bien riche !... Le chef Mandane n'oublie jamais les bienfaits reçus de son frère blanc, et du père de ce frère, le grand voyageur !... Le Bison meurt aujourd'hui pour n'avoir pas livré ce secret qu'on a essayé de lui ravir !... Un méchant visage-pâle connaissant le maudit goût du peau-rouge pour l'eau-de-feu... en fit boire beaucoup au Bison, espérant que sous l'empire de la liqueur brûlante, il dévoilerait les cachettes de son esprit... Mais le chef s'est aperçu à temps du projet du méchant blanc qui se disait ami, et le chef est devenu muet comme un poisson !... En sortant de l'auberge... il faisait noir, et le Mandane n'a pas remarqué le blanc qui le suivait, et qui s'approchant à pas de loup le frappa avec un grand couteau !...

Ensuite, vaguement, le Bison a senti que le traître fouillait dans ses habits... mais il n'a pu trouver le secret... Ma main s'en est assurée tout à l'heure... Le sauvage le dira à son ami, et celui-ci aura de l'or !... beaucoup !... beaucoup !...

—Tu sais où il y a de l'or ? demandèrent les jeunes gens, vivement intéressés.

—Oui... gros morceaux d'or !... Ah ! le frère blanc deviendra riche !...

Le peau-rouge s'arrêta subitement ; on venait de frapper dehors. C'était le religieux qui répondait à l'appel et venait préparer à une bonne mort celui qui le réclamait.

Joseph et Pierre se retirèrent dans la pièce attenante, pendant que le prêtre demeurait avec le Bison.

III

L'HISTOIRE DU BISON

L'indien accueillit le Sulpicien avec joie.

—Vois, robe noire, dit-il, où le mauvais visage pâle et l'eau-de-feu ont conduit le vieux guerrier de la nation des Mandanes. Le chef sauvage a déjà entendu ton frère lui parler du Grand Esprit des blancs, et son front a reçu l'eau qui efface le mal, mais depuis, le Bison n'a pas été bien bon... il n'a pas pratiqué ce que lui enseignait le fils du bon manitou... Mais la mort vient vite pour enlever

le vieux peau-rouge ; il s'est rappelé les bonnes paroles de jadis, et il veut encore entendre le langage bienfaisant d'autrefois.

Le tête-à-tête entre le mourant et le ministre de Dieu dura peut-être vingt à vingt-cinq minutes. Le prêtre le prépara à subir chrétiennement la fin qui s'approchait.

Plus calme, plus affermi par l'effet des paroles divines, le Mandane attendit, résigné, que Dieu rappelât son âme de ce monde. Mais il n'avait pas terminé ses confidences au cadet de la Vérendrye ; le plus important de ce qu'il voulait lui communiquer restait à dire, et, comme l'ange de la mort le couvrait déjà de ses ailes, il devenait urgent pour lui de se presser. Il pria le prêtre de faire rentrer les deux Canadiens.

Quand ceux-ci furent près de lui et que le Sulpicien fut parti, en promettant de revenir de bonne heure le matin, le Bison reprit ses confidences inachevées :

—Le Bison, dit-il, avait un jeune frère qu'il chérissait beaucoup. L'Aigle Noir figurait au rang des meilleurs guerriers de la tribu. Douze lunes séparaient nos deux existences.

D'après la coutume des Mandanes, le Bison remplacerait son père lorsque celui-ci aurait cessé de vivre ou serait trop âgé pour gouverner.

Vint un jour où le père trouva la mort dans une embuscade dressée par les Sioux des prairies, et le plus vieux des deux fils occupa la première place à la tête des guerriers de la bourgade. Mais peu de lunes avaient passé lorsqu'il remarqua quelque chose d'étrange dans la conduite de son frère. Inquiet, ne sachant ce que cela voulait dire, le nouveau chef, qui aimait profondément l'Aigle Noir, le surveilla attentivement et finit enfin par découvrir qu'il ourdissait un complot dans l'ombre, avec ses partisans, quelques mécontents de la tribu, pour se débarrasser du Bison. Celui-ci en fut atterré, chagriné immensément. Il était loin de s'attendre à cela, mais le fait existait ; l'ambition avait étourdi son frère.

Le chef le fit venir dans son ouigouam, et seul à seul, lui déclara ce qu'il avait appris.

—Est-ce bien l'Aigle Noir, dit le Bison, qui veut nuire à son frère ?... à son frère qui lui donnerait tout ce qu'il possède pour lui éviter toute mauvaise fortune ?... Qu'a-t-il donc fait pour mériter cela ?... Le jeune chef a suivi les conseils de son père pour être sage et bien diriger la bourgade, et il ne croyait pas qu'il y existât des mécontents... Mais le chef a lu dans le cœur rebelle et voit que l'ambition y règne : l'Aigle Noir veut se débarrasser du Bison afin de lui succéder comme chef. Eh bien ! son désir s'accomplira, mais sans effusion de sang ; le trouble et la discorde passeront loin de nous.

—Ton frère a lu dans ta pensée, et s'est beaucoup tourmenté au sujet de la ligne de conduite à suivre en ce cas. Pour s'affermir dans le plan arrêté, il a consulté un homme blanc (1) dont les conseils sont sages, et celui-ci approuve le Bison."

L'Aigle Noir refusa d'abord d'écouter son frère, et protesta fortement de son innocence, mais ce dernier avait amassé des preuves irréfutables avant de s'ouvrir à l'ambitieux, et il lui fut très facile de le confondre.

Alors, sombre, farouche, l'Aigle Noir attendit que son frère eût fini de parler pour se déclarer, probablement, sur la nature de ses sentiments, qui, sans doute, paraîtraient cruels, douloureux à son aîné.

—Ma résolution est prise, dit ce dernier. Demain, le Conseil s'assemblera, et devant les principaux guerriers de notre nation, tu seras proclamé chef à ma place... Es-tu content ?...

—Et toi ? me demanda-t-il, soupçonneux.

—Moi, je vais aller trouver le grand chasseur blanc qui est venu ici, cet hiver. Je le suivrai partout où il ira... il aura besoin d'un guide... il ne me refusera pas comme tel... et le Bison pour éviter toute lutte avec son frère qu'il aimait tant... se condamnera à l'exil, à la vie loin de tout ce qui lui est cher !...

Un revirement visible se fit dans l'attitude de l'Aigle Noir ; de meilleurs sentiments renaissaient en lui. Le chef en était heureux.

—Le Bison ne s'éloignera pas des Mandanes, dit l'Aigle Noir, après un silence ; mais ce sera le mauvais frère qui a prêté l'oreille au méchant manitou qui le tourmentait ; il a eu tort et le reconnaît maintenant ; il doit souffrir seul, mais que le chef ne lui retire pas son affection...

—La décision du chef est bien pesée et inébranlable... Il n'a plus qu'une chose à demander. Voici : accepte l'amulette du Bison et garde-la en souvenir de lui.

L'Aigle Noir voulut encore tenter quelques observations ou objections, mais voyant qu'il n'y gagnerait rien, se décida à imiter l'action de son frère, lui présenta le talisman pendant à son cou.

C'était un objet fabriqué du bois du cerf, représentant un aigle. Cet emblème était teint en noir.

Puis, le chef désirant la solitude, son frère se retira, et le laissa

seul, en proie à ses noirs chagrins et aux tristes pensées qui l'assiégeaient. Le Bison éprouva un certain soulagement du tête-à-tête qu'il avait provoqué et de la décision prise.

Il fit savoir aussitôt aux chefs subordonnés et aux premiers guerriers de la bourgade, qu'il voulait les voir réunis en grand conseil le lendemain, ayant une communication importante à leur faire.

Ensuite, il prépara ses armes et quelques effets pour son départ, et comme la nuit était venue, il sortit de son ouigouam et s'en alla errant à l'aventure vers le bois avoisinant le village Mandane. L'air frais du soir rafraîchit son front brûlant et au retour à sa couche il éprouva plus de calme au cœur, mais le sommeil ne vint pas clore ses yeux.

Le moribond se tut pendant quelques instans. Ses auditeurs crurent que les souvenirs évoqués l'avaient ému, et respectèrent son silence. Mais il n'y avait pas que cela ; il avait trop parlé et s'était affaibli, et lorsqu'il reprit la parole il dit aussitôt aux deux amis :

—Ah ! le Bison a fait sa dernière course, et la vie s'en va rapidement. Il lui faut abrégé un peu son récit, afin de ne pas emporter dans la tombe le secret qu'il veut vous confier... Donnez, demandait-il, du breuvage préparé par l'homme à la médecine des blancs, afin que je puisse continuer...

Tandis que Pierre soulevait la tête du mourant, Joseph lui glissait entre les lèvres le contenu d'une cuillerée du cordial réclamé par le peau-rouge.

L'effet de la potion administrée fut immédiat ; comme le prouvèrent une légère coloration aux pommettes des joues et la parole plus vive du sauvage.

—A l'assemblée des chefs qui eut lieu, et après des harangues pour ou contre, le Bison fit accepter son projet et l'Aigle Noir fut proclamé le premier guerrier de la tribu.

Cinq jours plus tard, l'aîné des deux frères, se présentait devant le chef blanc qui habitait une bourgade fortifiée sur la rivière des Assinibouëls (1).

Les Français firent bon accueil au Bison ; et le guerrier Mandane fit partie de tous leurs voyages dans l'ouest.

Il y a sept printemps, j'accompagnai tes deux frères, et deux voyageurs blancs, dans un voyage qu'ils firent jusqu'aux montagnes brillantes (2).

Il se rendirent d'abord à la tribu des Mandanes pour avoir quelques guides. C'est le Bison qui les choisit : il connaissait les meilleurs hommes de la bourgade pour les visages-pâles. Le Bison ne revit pas alors l'Aigle Noir, qui chassait au nord.

Notre marche fut longue et pénible.

—Approchez-vous davantage, dit-il, après un second repos ; j'arrive à mon secret et je veux que vos oreilles seules entendent mes paroles.

Il se recueillit un instant et continua :

—Les montagnes brillantes avaient arrêté notre marche. Elles semblaient infranchissables, et, après une halte de quelques semaines à leur base, nous leur tournions le dos et revenions sur nos pas.

Durant notre séjour au pied des Montagnes de Roches, voici le fait qui s'accomplit : Deux guerriers visages-pâles, l'Œil Croche et la Grande Barbe, étaient amis comme les doigts de la main ; ils étaient presque inséparables : soit en marché, soit en canot ou à la chasse. Un jour, l'un d'eux, celui qui a fait le mal au Bison, fut obligé de rester au camp, pendant que les autres s'en allèrent à la chasse.

Le soir, au repas, le chef sauvage remarqua une certaine gêne entre les deux amis, et plus particulièrement dans les manières de celui qui nous avait accompagnés. C'était singulier. Le lendemain et le jour suivant, le Bison constata plus de réserve encore entre les deux camarades. Intrigué, il résolut d'en avoir le cœur net. L'Œil Croche voulait toujours suivre la Grande Barbe, mais ce dernier n'avait plus le même désir qu'auparavant, d'avoir son ami avec lui... surtout quand nous allions à la chasse... et lui, Grande Barbe y allait fréquemment... et revenait toujours sans gibier quoiqu'il eût l'air fatigué, rompu.

—Suivons-le, dit le blanc. Le sauvage est habile à suivre une piste ou à marcher sur les pas d'un autre dans le bois, sans se faire entendre, mais cette fois-ci le visage pâle disparut et ne laissa pas de traces pour aider à le retrouver.

Enfin, le Mandane, pensant qu'il était temps de retourner au camp, rebroussa chemin, mais parcourut à peine la distance qu'une pierre ferait, lancée en trois fois, par un homme, quand il s'embarassa les pieds dans l'herbe et tomba presque de tout son long sur la Grande Barbe, couché à terre dans les hautes herbes, baignant dans son sang qui coulait de plusieurs blessures.

RÉGIS ROY.

A suivre

(1) En l'hiver de 1739, M. de la Vérendrye laissa deux hommes chez les Mandanes pour y apprendre la langue et étudier le pays, &c.

(1) Le fort la Reine.

(2) Pierre et François, qui atteignirent les Monts de Roches le 1er janvi

EN DETRESSE !

TROISIÈME PARTIE

LES HUMBLÉS

(Suite)

Quand elle fut rétablie, qu'elle put sortir, quand elle revit son petit ami Pierre, elle lui tendit joyeusement un petit papier en lui disant :

—Tiens, on m'a coupé les cheveux. J'ai caché ceux-là pour te les donner, croyant que cela te ferait plaisir.

Et dans le papier, en effet, il avait trouvé une mèche des beaux cheveux.

Eh bien ! ils étaient là, devant lui.

Et en les regardant, il lui semblait voir la jeune fille lui sourire, comme elle lui souriait jadis.

Et maintes autres choses encore qui faisaient renaître autant de détails charmants de son heureuse enfance.

Il embrassa fiévreux et tout en larmes ce qu'il retrouvait ainsi et le détruisit.

Il eut un soupir.

C'était bien sa vie qui s'en allait... Maintenant qu'il n'avait plus cela, il pouvait mourir.

Il reprit son poignard.

Il prononça une dernière fois le nom de Bérengère...

Et, d'une main ferme, robuste, il enfonça l'arme vers le cœur, jusqu'à la garde...

En souriant !

XI

Valentin, désespéré, ne sortait plus de chez lui.

Il ne voulait pas s'exposer à rencontrer Daniel ou quelque membre de la famille d'Hautefort.

Mais que d'angoisses en lui !

Ainsi, il possédait la preuve que son père était innocent.

Et sur la mémoire chérie de ce père, il laissait planer le soupçon.

Il perdait le sommeil ; ses nuits étaient toutes pleines de cauchemars.

Et il pleurait en pensant à Bérengère.

Cruelle situation ! Pouvait-il vraiment se résigner à perdre Clotilde ? Où trouverait-il la force d'aller dire à Daniel :

—Vous connaissez la vérité ! Faites justice !...

Mais son père ! Son père dont la mort criait vengeance !

Allait-il marcher sur son cœur, sur son amour !

Il ne resterait pas à Orléans.

Non, non, il s'en irait, très loin, cherchant la fatigue, les distractions du voyage.

Quand il reviendrait, il serait plus calme peut-être.

Il s'enfuit, une nuit.

Mais trois jours après, il était de retour.

Et le matin, il sonnait à l'hôtel d'Hautefort.

Il s'informa de Jean-Joseph.

Le vieillard était toujours au lit.

Ses forces diminuaient. Il n'avait plus qu'un souffle.

Les médecins avaient voulu venir.

Il s'était opposé à leur visite.

Il voulait mourir.

Et toujours le même farouche silence.

—Ainsi, je ne puis le voir ? demanda Valentin.

Le domestique secoua la tête.

—Il ne reconnaît pas monsieur !... Mais madame et mademoiselle sont à l'hôtel... Si monsieur veut les voir...

—Non, non !

—Quant à M. Daniel, il est au parquet.

—C'est bien.

Il repartit. Il ne voulait pas insister.

La mort, il le comprenait, allait entrer dans cette maison.

Sa présence eût été une cruauté inutile.

Il sortit.

Il n'avait pas fait cent mètres dans la rue du Châtelet, qu'il se heurtait à un homme marchant très vite.

Cet homme et Valentin s'arrêtèrent, levant la tête.

—Monsieur Daniel d'Hautefort !

C'était lui, en effet.

Sa figure était bouleversée ; on y lisait je ne sais quelle profonde émotion, presque de l'épouvante.

—Mon Dieu, monsieur Daniel, qu'avez-vous donc ? ne put s'empêcher de demander Valentin.

Daniel tenait une lettre à la main, la lettre de Jourdan.

Il ne répondit pas directement à la question.

—Un grand malheur, dit-il, un grand malheur...

Et il prit Valentin par la main, et de force il l'entraîna.

Valentin se laissa faire, surpris.

Les deux hommes entrèrent dans la cour de l'hôtel.

La porte se referma sur eux.

Daniel, d'une voix étouffée, jette deux mots au domestique.

—Priez madame, priez mademoiselle de descendre.

Il entre au salon, essuie son front baigné de sueur.

—Qu'y a-t-il ? demande Valentin qui oublie un instant sa rancune contre le juge devenu son ennemi et n'éprouve plus pour lui qu'une immense pitié...

—Lisez !

Et sans un mot de plus le juge lui passe la lettre.

Valentin la parcourt d'un regard.

—Non, non, dit-il... C'est de la folie... Pierre n'a pas fait cela.

—Hélas !

—Vous le croyez ?

—J'en suis sûr...

—Vous savez, cependant, que les magistrats, à chaque crime sensationnel, reçoivent de ces lettres, les unes signées de faux noms, les autres renfermant contre des personnes en vue des accusations ridicules... Qui vous prouve que cette lettre n'émane pas d'un de ces mauvais plaisants ?

Daniel secoua la tête.

—J'ai, malheureusement, une excellente raison de croire le contraire ?

—Laquelle ?

—Je connais l'écriture de Jourdan...

—Et cette écriture ?

—Est bien celle de cette lettre.

—Mon Dieu ! Quelle folie ! quelle folie !...

Le juge ne répondit rien.

C'était un acte de folie, dans la pensée de Valentin.

Mais le juge voyait là ce qu'il y avait en réalité : un dévouement sublime, inspiré par l'idéal et pur amour de Jourdan pour Bérengère.

Clotilde entrait en cet instant avec sa fille.

En voyant l'émotion des deux hommes, elle comprit qu'elles étaient menacées d'une catastrophe nouvelle.

—Quoi donc ? quoi encore ?

Silencieusement, Daniel tend la lettre à Clotilde.

Et celle-ci, quand elle en a pris connaissance, la donne à lire à sa fille.

—Mort ! Mort ! Lui ! s'écrie Bérengère.

Et elle tombe en sanglotant dans les bras de Clotilde.

—Peut-être arriverons-nous à temps pour l'empêcher d'accomplir sa fatale résolution... ou bien peut-être n'est-il pas mort et arriverons-nous à temps pour le sauver...

Et Daniel sort en courant donne des ordres, fait atteler et revient chercher Clotilde, Bérengère et Valentin.

Et voilà que bientôt la voiture traverse Orléans à fond de train et roule par la campagne déserte vers Vilvaudran.

Elle entre dans le village et s'arrête devant la maison.

Tout y est tranquille.

Rien n'indique que la mort ait frappé là.

Le cadran de l'église, tout près, marque dix heures.

Au bout du village, un homme paraît qui semble se diriger vers la maisonnette de Jourdan.

C'est un ouvrier de la verrerie.

Il s'arrête au moment même où la voiture arrive devant la maison.

Et, comme il reconnaît le juge d'instruction, il s'approche respectueusement.

—Il y a donc quelque chose ?

—Pourquoi ?

—Le directeur n'a pas vu M. Jourdan ce matin, lui qui est si exact d'habitude. Et comme M. Jourdan, hier, paraissait triste, M. le directeur m'a envoyé prendre de ses nouvelles, craignant qu'il ne fût malade. Est-ce que ce serait plus grave ?

Bérengère écoutait, défaillante.

Ce qu'il disait, cette homme, confirmait la lettre de Jourdan.

Et de cette maison, rien, aucun bruit.

Les fenêtres, étaient closes, les contrevents fermés.

L'ouvrier poussa la porte.

Celle-ci ne céda point.

— Cette fois, c'est singulier, dit-il. J'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de venir chez M. Jourdan, à n'importe quelle heure, et jamais je n'ai trouvé la porte fermée.

Il frappa, appela, frappa plus vigoureusement, appela plus fort. Personne ne vint.

Une voisine, qui était chargée de faire le ménage de Jourdan, accourut effarée.

— Moi aussi, j'ai voulu entrer ce matin de bonne heure. mais M. Jourdan n'a pas répondu. C'est la première fois que ça lui arrive.

— Allez chercher un serrurier, dit le juge.

Le serrurier fut là quelques minutes après.

Le village tout entier, prévenu que quelque chose d'extraordinaire se passait, se pressait autour de la maison.

La porte s'ouvrit, les contrevents furent poussés.

Le juge entra, suivi par Bérengère frémissante, que Clotilde avait peine à soutenir, et par Valentin, fort troublé.

Dans la première chambre, rien.

Dans la seconde, rien non plus.

Tout était dans le plus grand ordre.

C'était la première fois que Bérengère pénétrait dans la retraite de son ami.

Et, à la vue de toutes ces choses qui étaient la vie intime de Pierre, au milieu desquelles il vivait, il pensait à elle, la jeune fille se sentait prise d'une émotion singulière.

Il lui semblait que maintenant elle connaissait Pierre mieux que jamais, son existence si simple, modeste, toute au travail. C'est ici qu'il s'asseyait pour lire, près de la fenêtre. Sur une petite table, des livres entr'ouverts. Voilà sa bibliothèque. Ces dessins et ces tableaux sont de lui. Et c'est là qu'il travaillait, à ce grand bureau de bois blanc, encombré de dessins, de croquis, de notes et de papiers.

Avec Daniel est entrée dans la maison la voisine chargée du petit ménage de Jourdan.

Elle montre au juge une porte.

— C'est la chambre à coucher, dit-elle avec crainte. Il est là sûrement et peut-être est-il malade.

Daniel frappe et appelle :

— Pierre ! . . . Pierre ! . . .

La porte est encore fermée et le serrurier force la serrure.

Mais avant de l'ouvrir, Daniel éloigne d'un geste Bérengère affolée qui se pend à son bras.

Bérengère résiste.

— Non, non, je veux entrer, je veux entrer. . . .

— Mon enfant, supplie Clotilde.

Valentin lui prend les mains, la retient.

Elle se débat.

— Laissez-moi ! laissez-moi !

Daniel est entré.

Il a fait un pas dans la chambre et tout à coup recule avec un cri sourd.

— C'était vrai ! la lettre ne mentait pas.

Alors Bérengère repousse Valentin, lui échappe et se précipite dans la chambre.

Elle est folle, en cette minute affreuse, elle ne sait plus ce qu'elle fait.

Elle ne pense plus qu'une chose, c'est que Pierre est en danger et que peut-être il est mort !

Au milieu de la chambre, la tête vers le lit, les pieds vers la fenêtre, Pierre est étendu.

Il ne bouge plus.

Est-il mort ?

Sur sa poitrine large et robuste, la chemise est collée par le sang qui a coulé d'une blessure au cœur.

La main droite est crispée autour de la garde d'un poignard.

Le cadavre est raide.

Les mains sont froides.

Et il semble n'avoir pas eu le temps de souffrir, car le visage est calme.

Sur les lèvres est resté un suprême sourire !

Il est mort. . . .

Bérengère est à genoux auprès de lui.

Elle a pris les mains du pauvre garçon, elle les serre de toutes ses forces dans les siennes.

Elle l'appelle doucement :

— Pierre ! Pierre ! mon ami. . . . mon ami. . . .

Et personne n'intervient plus maintenant pour la retenir.

On devine sa douleur profonde. On la laisse toute à son désespoir.

— Pierre, dit-elle, mon ami, mon cher ami, vous n'êtes pas mort. Ce n'est pas possible ! . . . Pierre, dites un mot. . . . je vous en supplie. . . .

Et, penchée sur le cadavre, si près que son visage touche presque le visage du jeune homme, elle l'interroge avidement des yeux, ayant toujours dans ses doigts les mains du mort.

Elle veut retirer le poignard, rouge de sang jusqu'à la garde.

Elle ne le peut, tant il serre fort. . . .

Il a mis toute sa force dans le coup qui l'a tué.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Est-ce donc vrai ?

— Bérengère ! dit une voix douce à son oreille.

— Bérengère ! répète une autre voix.

C'est Clotilde, c'est Daniel qui voudraient l'arracher à ce spectacle.

Elle s'y refuse !

Elle ne répond pas.

Valentin, à son tour, insiste.

— Laissez-moi ! Laissez-moi ! dit-elle, égarée.

C'est qu'elle vient tout à coup d'apercevoir le sourire de ces lèvres glacées.

Et elle en comprend toute l'éloquence désespérée. . . .

Ce sourire !

Que de choses elle y voyait !

Pierre était mort en pensant à elle ; ce sourire était pour elle ; sourire de bonheur ineffable, un peu désabusé aussi. Non pas que Pierre eût jamais rien espéré d'elle, non pas qu'il eût jamais conçu l'illusion d'être aimé ; non, il ne l'avait cru en aucun temps ; mais ce sourire signifiait aussi que Jourdan ne pourrait jamais jouir de son sacrifice, et que tous ceux qui accourraient à la nouvelle de son généreux dévouement arriveraient trop tard pour lui, puisqu'il serait mort.

Il était bien pour elle, ce sourire, car il retraçait en quelque sorte toute la vie passée, tous les jolis souvenirs de l'enfance que le pauvre garçon avait dû évoquer avant de mourir.

Devant ses yeux, à cette heure suprême, Bérengère le comprenait, et nous savons qu'elle ne se trompait pas, son existence tout entière était passée, cette existence où Bérengère avait pris tant de place !

Elle le retrouvait comme elle le connaissait, ce sourire.

C'était celui qu'il avait, quand il lui parlait.

Etrange chose ! La mort avait voulu garder cela ! On eût dit qu'elle avait voulu se rendre complice de la coquetterie de cet homme et trahir, aux yeux de celle qu'il aimait, sa dernière pensée.

Ah ! oui, elle en comprenait l'éloquence !

Il disait clairement, presque terrible, dans son immobile douceur :

— Cette enfant, je l'ai aimée comme jamais jeune fille ne le fut davantage. . . . J'ai voulu mourir pour lui montrer combien je l'aimais, pour qu'elle fût heureuse. . . . parce que je veux qu'elle me regrette et qu'elle garde de moi un éternel souvenir.

Tout cela était lisible pour elle.

Et elle sanglotait près de ce cadavre. . . .

Et sur la main froide inerte de Jourdan tombait le ruisseau intarissable de ses larmes.

— Mon pauvre ami ! mon pauvre ami !

Valentin s'était penché et murmurait tristement :

— Bérengère, je vous en prie !

Elle tressaillit, se retourna, le reconnut.

Alors elle le repoussa, disant :

— Allez vous-en, allez vous-en. . . . laissez-moi !

Dans son désespoir, plus rien n'existait maintenant, et Valentin lui faisait presque horreur.

Il lui semblait que si Jourdan était mort, c'était la faute de Valentin, que tous ces malheurs ne seraient pas arrivés sans lui.

Elle lui en voulait.

Ce sentiment était instinctif, elle ne le raisonnait pas.

Combien de temps durerait-il ?

Elle ne le savait pas, ne se le demandait pas. . . .

Valentin comprit sans doute.

Déconcerté par le regard qu'elle avait laissé tomber sur lui, un regard qui le fit pâlir, tant il y vit de dureté, le jeune homme s'éloigna. . . .

— Elle ne m'aime plus !

Voilà ce qu'il se dit tout de suite.

Et une seconde pensée, de jalousie, celle-là :

— M'a-t-elle jamais aimé ?

M. d'Hautefort avait fait entrer deux paysans qui relevèrent le cadavre et le portèrent sur le lit.

C'est alors que Daniel avisa sur la table la lettre ouverte laissée par Jourdan.

Le médecin de Vilvaudran entra, constata le suicide.

— Il est mort en souriant, dit-il, et la mort a été foudroyante. . . .

Tenez, le sourire est resté sur ses lèvres. . . .

Bérengère l'entendit. Ses larmes redoublèrent.

Et Valentin, qui comprenait pourquoi cet homme était mort, se disait qu'il était bien petit auprès de lui.

Ce dévouement allait planer sur sa vie comme quelque chose de victorieux et d'impérissable.

Il était condamné à une reconnaissance éternelle.

UN CONSEIL AUX PARENTS

Parents, veillez bien sur vos jeunes enfants. Ces pauvres chérubins sont si frêles, si délicats, pendant les premières années de l'enfance qu'un souffle suffit pour les ravir à votre affection. Leur poitrine est si faible qu'un léger refroidissement amène vite chez eux de graves complications. Dès qu'ils toussent, dès que leur petite poitrine est oppressée, congestionnée, donnez-leur de temps en temps une demi cuillerée à thé de *Baume Rhumal* et vous verrez le mal disparaître bientôt. Vous le trouverez dans toutes les pharmacies à 25c les 16 doses.

CHOSSES ET AUTRES

—Moins vous ferez de crédit aux autres, et plus vous en aurez pour vous-même.

—La garde-robe de la Tsarine se compose de 257 costumes. C'est presque rien !

—La flotte marchande des Etats-Unis compte 16,244 navires en bois et 830 en fer ou acier.

—La reine Victoria dépense annuellement \$6,000 à l'achat de livres brochures, journaux et productions littéraires de tous genres.

—Les fêtes parisiennes données en l'honneur des souverains russes ont coûté à la France plus de \$3,000,000.

—42,300 éléphants ont été tués l'an dernier, en Afrique, pour fournir le marché d'ivoire.

—La *Gazette Officielle*, de Québec, vient de publier la proclamation officielle convoquant la Législature Provinciale pour le 17 novembre, pour l'expédition des affaires.

ON S'EN DÉBARRASSE FACILEMENT

C'est à cette saison de l'année que les rhumes sont le plus à craindre. Avec le *Baume Rhumal* on s'en débarrasse facilement. Il ne faut pas attendre pour en prendre que le mal ait pris racine. En vente dans toutes les pharmacies et les épiceries, 25c.

—Paris est la ville par excellence de la toilette. 70,000 personnes y fabriquent des articles pour dames, et sur ce nombre il y a 65,000 modistes. L'argent versé chaque année entre les mains de ces industriels, forme un total de près de \$235,000,000.

—Depuis le règne de la reine Victoria, les hommes suivants ont occupé le fauteuil présidentiel des Etats-Unis : Van Buren, Harrison, Tyler, Polk, Taylor, Fillmore, Pierce, Buchanan, Lincoln, Johnson, Grant, Hayes, Garfield, Arthur, Harrison et Cleveland.

PRÉCIEUSE FAVEUR

La faveur dont jouit le *Baume Rhumal* auprès de tous les malades atteints de rhume, toux, grippe, bronchite, est due à sa grande rapidité d'action et à son insurpassable efficacité. En vente dans toutes les pharmacies et les épiceries, 25c la bouteille.

—MM. Sparrow et Jacobs annoncent pour cette semaine, avec matinée tous les jours, la fameuse *Rose Hill English Folly Co.* Cette troupe donne une sorte de représentations fort amusantes, avec un très grand luxe de personnel, de costumes et de décors. Tous les effets scéniques sont fort bien étudiés et enlèvent la salle d'émblée. A la liste du personnel nous voyons nombre de noms fort connus à la scène, et qui sont par eux-mêmes un gage de succès, tels que Hill, Gillion Nelson, H. Hickey, Williard et Brown, etc., etc. Les prix ne sont pas changés, malgré les dépenses énormes que l'administration a dû s'imposer. Ils restent à 10c et 20c en matinées, avec 10c de plus pour les sièges réservés le soir.

—Les chanteurs vénitiens, qui donnent avec des effets scéniques *A Night Vision of Beautiful Venice*, sont la principale attraction au Théâtre Français cette semaine. La troupe donne la représentation de *Men and Women*. Il y a aussi Pearl Andrews, le mime bien connu, qui donne des imitations de Fregoli, Chevalier, et Ada Rehan ; la petite May Holy, soubrette ; Heeley et Herba, clowns acrobates. Vendredi soir, les étudiants du Bishop's Collège assisteront en corps, et le théâtre sera décoré aux couleurs du collège. Le drame *Men and Women* est magnifiquement monté ; on a demandé l'aide d'homme spéciaux pour monter cette pièce. Les décors seront les plus riches qu'on ait vus sur la scène de ce théâtre. En somme, cette représentation promet de faire époque dans les annales du Théâtre Français.

—La Banque de France est de toute les banques gouvernementales d'Europe celle qui possède le plus d'or. Elle en possède \$345,150,000 tandis que la Banque d'Angleterre n'en possède que \$201,930,000.

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consomption, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. NOYES,

820 Powers' Block, Rochester, N.-Y.

—Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 15 octobre : A Mme Adam, La rédaction ; Souvenirs intimes et militaires, Général Oudinot ; L'art dans une démocratie, J.-F. Raffaelli ; Récits grecs, J. Beyssin ; Un Pape français, Ch. Rousset ; Avant l'amour, Mme Marcelle Tinayre ; Au fil de l'heure, V. Marguerite ; Voyages aux gorges du loup, A. Albalat ; Lettres sur la politique extérieure, Mme Juliette Adam.

La Quinzaine : Décentralisation ; Les provinces ; L'armée, La marine, Colonies, Parlement, Critique littéraire, Critique musicale, Critique dramatique, Sciences, Etranger, Agriculture, Finances, Bibliographie, Sport.

JEUX ET RECREATIONS

CHARADE

Mon Premier se mange,
Mon Second se mange,
Et mon Tout se mange.

PROBLÈME AMUSANT

Un homme raconte qu'à vingt-cinq ans il a eu un fils.

—Si je vis encore treize ans, ajoute-t-il, j'aurai juste le double de son âge. Quel est l'âge de cet homme ? Quel est l'âge de son fils ?

CHARADE

Bien souvent mon Entier
A mon Deux semble bon ;
Mais s'il est fait de mon Premier
Je crois que vous direz : Non.

Solutions des problèmes qui ont paru dans le No 652

Devinette.—Le parapluie (quand on sent des gouttes).

PERTE DE LA VOIX
Après une Sévère Bronchite
GUÉRIE PAR L'USAGE DU
Pectoral-Cerise d'Ayer.

LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

“Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvais qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement ; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaçant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer.”—E. M. BRAWLEY, D.D., Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication, Petersburg, Va.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer
Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago.

Enigme.—Torrent.

ONT DEVINÉ :

Mlle Rose-Anna G., Trois-Rivières ; Mlles Léonie et Albertine Brasseur, Rigaud ; Mlle Chayer, Joseph Drolet, A. Ferron, Montréal ; L.-A. Taillefer, Ste-Scholastique ; Mlle Dulcine Blonnelle, David L'Écureuil. Les Ecureuils.

V. ROY & L.-Z. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs

162, RUE SAINT-JACQUES, 162

(Block Barron)

VICTOR ROY

L.-Z. GAUTHIER

TELEPHONE : 2113

DERNIER MODÈLE DE LA MAISON



LEOTY

8, Place de la Madeleine, PARIS

Les Célèbres
Corsets

LEOTY

Parfaitement modelés, Hygiéniques et d'une coupe unique, sont adoptés par toutes les élégantes.

On peut se les procurer directement à Paris. Les Dames sont priées d'écrire à M^{lle} LEOTY ou de venir chez elle, 8, place de la Madeleine.

Banque Ville-Marie

Avis est par les présentes donné qu'un dividende de trois par cent sur le capital payé de cette institution a été déclaré pour la moitié de l'année courante, et que le dit dividende sera payable à son Bureau principal, en cette ville et à ses succursales, le et après MARDI, le PREMIER jour de DÉCEMBRE prochain.

Les livres de transfert seront fermés depuis le 16 jusqu'au 30 de Novembre prochain, les deux jours inclusivement.

Par ordre du comité,

W. WEIR,

Président.

Montréal, 21 octobre, 1896.

Librairie Française

G. HUREL

1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc.

Livres d'occasions, achat et vente.

Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites.

Prix spéciaux pour marchands.

.....LISEZ.....

“Le Monde”

LE SEUL JOURNAL

CONSERVATEUR DU SOIR

A MONTRÉAL

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité.....

“LE MONDE” s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

UN MEDIUM D'ANNONCE

HORS LIGNES

Bureaux : No 75, Rue St-Jacques

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**

PRÉPARÉ PAR **M. CHEVRIER**

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE :

la **SCROFULE**, le **RACHITISME**, l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE.**

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Un PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR

ANEMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE

DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉTIT

FIEVRES — ÉPUISEMENT, etc., avec les

PILULES ANTONIO

toniques, dépuratives, reconstituantes. 2fr.

Ph^{ie} MALAYANT, 10, r. des Deux-Ponts, PARIS

Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCART.



Deux dans une Famille. (4)

BOBAYGEON, CAN., Mai, 1886.
Un de mes enfants avait eu des attaques il y a à peu près deux ans; alors notre Curé nous conseilla d'employer le Tonique Nerveux du Père Koenig, après lui en avoir donné à bouteille, l'enfant était guéri. Puis un autre eut les mêmes attaques, et fut guéri par le Tonique. MDLE. J. THIBAudeau.

Patrick Barry écrit de Worcester, Mass., que sa fille souffrait beaucoup de la Danse de Saint Guy, qu'elle ne pouvait pas se servir de ses bras, mais qu'après avoir pris une bouteille du Tonique Nerveux du Père Koenig, elle devient mieux.

WASHINGTON, D.C., Sept. 1883.
Nous avons employé le Tonique Nerveux du Père Koenig durant les dernières quatre années et les cas suivants furent guéris: Trois bouteilles guérirent une jeune fille sujette trois et quatre fois par jour à des attaques Epileptiques, et ces attaques ne sont pas reparues depuis 3 ans. Une autre élève avait sept attaques ou plus par jour, mais depuis qu'elle a fait usage du Tonique, elle n'a pas eu plus qu'une attaque en trois ou quatre mois.

SCURS DU BON PASTEUR.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis.

Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal. Laroche & Cie Québec.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 mois
Paris et Seine 50f 26f 14f
Départements 56f 29f 15f
Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.



Fausse dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.

Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,
20, rue St-Laurent, Montréal.
Tél. Bell 2818.



CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to **MUNN & CO.**, who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the *Scientific American*, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.

Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in color, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address **MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.**



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.

72021

80-11-07



DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussimus.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.
Achète des débiteures et autres valeurs désirables.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107, RUE SAINT-JACQUES

"BATISSE IMPÉRIALE" MONTRÉAL

AUX DAMES

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patronés, la Coupe, l'Assemblage, l'Essaiage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADÉMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

U. PERREault

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 31 octobre 1896

52,253

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTRÉAL

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE
MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

PRIX DE NOVEMBRE

AU MAGASIN EE LA

CIE. S. CARSELEY.

Pour guider les acheteurs au comptant nous pouvons déclarer ici que nos prix, quand même ils ne seraient pas publiés, sont toujours les plus bas sur le marché.

Liste de prix divers

- Couvre-pieds de Boston faits au crochet, 60c.
- Chemises de nuit en flanelle pour hommes, 41c.
- Vestes ou caleçons en tricot écossais pour hommes, 45c.
- Grands gants en cachemire pour dames, 15c.
- Gants de kid, 4 boutons, dos brodés, pour dames, 29c.
- Rideaux en dentelle, un lot de \$1.25 et \$1.50, réduits à 99c.
- Bon prélat, 2 verges de largeur, 18½c.
- Couvertes blanches, \$1.30 la paire.
- Couvertes grises, \$1.10 la paire.
- Tapis de Bruxelles, depuis 70c.
- Peignoirs en flanelle pour dames, 95c.
- Veilings de soie, 4c.
- Plumes, ailes, etc., depuis 13c.
- Chapeaux de feutre, depuis 20c.
- Services à dîner, imitation de verre coupé, 5 morceaux, 38c.
- Paniers à papier, 27c.
- Dentelle torchon, 12 verges pour 4c.
- Flanellette de fantaisie pour peignoirs, 4c.
- Damas de table blanchis, depuis 19c.
- Soies rayées de fantaisie pour blouses, 25c.

Prix des Collerettes d'Hiver

Collerettes Circulaires pour dames,	\$2.50
“ Golf “ “	2.98
“ Circulaires “ “	3.85
“ “ “ “	5.50
“ “ “ “	7.75
“ “ “ “	10.50

LA CIE S. CARSELEY (Limitée).

Prix des tours de cou en fourrure

- Tours de cou en vison, \$1.40.
- Tours de cou en vison, queues touffues, \$1.95.
- Tours de cou en vison, fourrure complète, \$2.50.
- Tours de cou en martre noire, \$2.50.
- Tours de cou en vison, 6 queues, \$6.40.
- Tours de cou en vison, 10 queues, \$9.45.

LA CIE S. CARSELEY (Limitée).

Vente de Toile à Bon Marché

Toute cette semaine nous ferons une vente à bon marché de Toiles damassées, Serviettes de tables, Essuie-mains à des prix très réduits.

Etoffes Robes d'hiver

Chaque navire venant d'Europe nous apportent les dernières nouveautés en fait d'Etoffes à Robes. Nous venons d'en recevoir plusieurs caisses.

LA CIE S. CARSELEY (Limitée)

1765 à 1783, Notre-Dame